

# LA MESURE DE L'ABÎME : GÉOMÉTRIE DU COSMOS ET FIN DE L'UNIQUE



Seb Le Rêveur

# **La Mesure de l'Abîme : Géométrie du Cosmos et Fin de l'Unique**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Mesure de l'Absurde	5
Chapitre 2 : Le Mythe de la Sphère	10
Chapitre 3 : L'Axiome du Plan	19
Chapitre 4 : La Prison des Photons	21
Chapitre 5 : La Densité Critique	25
Chapitre 6 : L'Assassinat de l'Unique	29
Chapitre 7 : La Topologie du Désert	32
Chapitre 8 : L'Horizon des Événements	36
Chapitre 9 : La Mécanique de l'Éternel Retour	39
Chapitre 10 : Le Verdict de Planck	42
Chapitre 11 : L'Illusion du Centre	45
Chapitre 12 : La Dilution de l'Ego	50
Chapitre 13 : La Géométrie de l'Insignifiance	59
Chapitre 14 : Le Paradoxe de la Liberté	63
Chapitre 15 : L'Anatomie du Vide	66
Chapitre 16 : Le Scalpel de la Logique	70
Chapitre 17 : La Sphère de Verre	75
Chapitre 18 : L'Inaccessible Déduit	82
Chapitre 19 : La Dictature de la Droite	85
Chapitre 20 : Le Silence des Mathématiques	88

Chapitre 21 : L'Ego Fractal	92
Chapitre 22 : La Mort de l'Émerveillement	95
Chapitre 23 : L'Ontologie du Zéro	98
Chapitre 24 : Le Vertige Logique	102
Chapitre 25 : L'Éternité Horizontale	105

# Chapitre 1

## La Mesure de l'Absurde

La poussière tournoie dans le faisceau bleuté du moniteur, éclats de matière en suspension dans l'air immobile du bureau. Mon index reste figé sur la molette. À l'écran, les colonnes du satellite Planck s'alignent. C'est propre. Chirurgical. Le curseur clignote, réclamant une validation devant cette architecture du Tout. Sous le bout de mon doigt, le plastique de la souris est rugueux, trivial. Mes yeux se fixent sur la valeur de la courbure spatiale : un écart statistique de 0,4 %.

Ce chiffre est un murmure dans le vacarme des équations. Pour l'ingénieur, c'est l'Everest, la preuve d'une maîtrise technologique absolue sur le chaos du réel. Ils ont filtré le bruit de fond cosmologique jusqu'à la limite du dicible. Pourtant, le silence de la pièce s'épaissit. Je repousse ma chaise. Le grincement du métal sur le parquet résonne, sec, soulignant le vide. Si cette marge penche vers l'absence de courbure, l'univers n'est plus un ventre protecteur où l'homme occupe une place centrale. Il devient un plan sans bornes.

Je me lève. La vitre est froide contre mon front. Une mouche morte gît dans la rainure du cadre en bois, ses ailes sèches captant un reflet de l'écran. Dehors, les lumières de la ville s'étendent, mais mon esprit reste rivé sur cette brèche. Dans une étendue illimitée, la structure atomique de mon corps, mes souvenirs, le mouvement précis de ma main, tout cesse d'être unique. L'espace ne se courbe pas : il s'épuise simplement à être lui-même. Quelque part, à une distance que le langage ne peut plus nommer, un double identique répète ce geste exact.

Le café a refroidi. Une pellicule sombre fige la surface du liquide. La certitude technique agit comme un scalpel qui excise l'idée d'individu. On célèbre la réduction

de l'erreur sans voir que chaque décimale gagnée nous rapproche du néant par excès. Je reviens vers la console. Mes muscles se raidissent. Le bois de la table est solide, rassurant, mais la donnée persiste. Ces quatre millièmes ne sont pas une incertitude ; c'est le gouffre par lequel s'échappe la dignité de l'exception. Dans le reflet de la dalle sombre, mon visage n'est plus qu'une occurrence. Une statistique qui s'ignore.

Le curseur bat comme un cœur blanc. Je tends la main, effleurant le cadre du moniteur. La chaleur est localisée, une vibration infime dans mon avant-bras. Ce triomphe de calibration a dépouillé le cosmos de son dernier voile pour ne laisser qu'une nudité géométrique. Je saisis une règle en acier inoxydable. Ses arêtes accrochent la peau. Je la pose à plat sur l'acajou. Voici l'univers : une ligne qui ne bifurque jamais. Si elle ne finit pas, alors tout ce qui est possible est déjà accompli.

Une tache d'encre marque mon pouce. C'est une trace irrégulière, ma présence immédiate. Mais dans la logique de l'horizontalité absolue, cette tache est une constante universelle, une souillure récurrente sur une série de pouces identiques. Un besoin violent de rompre la symétrie me prend. Je me lève brusquement. Le parquet gémit. L'air semble raréfié. L'expansion de l'espace tire physiquement sur les molécules d'oxygène.

Je touche un livre. Le cuir s'effrite sous mon tact. C'est un traité sur la perspective de la Renaissance. Brunelleschi. L'invention du point de fuite. Nous avons passé des siècles à chercher le lieu où les lignes convergent. Planck a trouvé ce point, mais il l'a repoussé à l'infini. Il n'y a pas de rencontre. Juste une solitude cosmique née de la duplication. Je repousse le volume. Le papier siffle contre le papier.

Je trempe mon doigt dans le café visqueux. Je trace un cercle sur le vernis usé. Dans un monde sphérique, ce tracé finirait par se rejoindre. Ici, le cercle est une illusion locale. La réalité, validée avec une précision de bourreau, est que mon geste se dilate jusqu'aux confins de l'observable sans jamais rencontrer de courbure pour revenir vers moi. Je ne suis pas le centre. Je suis l'unité de mesure d'un vide qui ne s'arrête

jamais.

J'essuie mon doigt sur ma manche. La laine rêche accroche l'humidité. La tache grise s'étend, obéissant à la dynamique des fluides avec une régularité lassante. Dans un système clos, cet accident serait singulier. Ici, il n'est que le début d'une itération. Le chiffre 0,004 scintille. C'est un chef-d'œuvre de précision qui me broie les globes oculaires. C'est le poids du vide.

Mon pouce s'écrase contre le bois, il blanchit. Mon sang bat contre l'acajou, synchrone avec le ronflement du ventilateur. L'acier de la règle renvoie un éclat froid. Si la courbure basculait vers le positif, nous serions dans un nid. Mais le chiffre reste proche du zéro absolu. Cette règle n'est plus un outil ; c'est le plan de ma cellule. Ma paume plane au-dessus de la lampe. La chaleur sèche irradie une odeur de poussière brûlée. Cette énergie s'enfuit, se dilate dans cet espace sans fin jusqu'à s'amincir vers un néant thermique.

Mon ombre se brise au plafond. Ma paupière gauche tressaille. Un spasme involontaire. Dans cette logique, ce n'est pas une anomalie biologique, mais une constante statistique. Une infinité de versions de moi-même ressentent ce même spasme, devant des chiffres identiques. Je ne suis plus un sujet pensant. Je suis une occurrence. Un vertige physique me saisit, une chute libre les pieds ancrés dans le parquet.

Je soulève la règle en acier. Mes articulations craquent. Je la laisse retomber. Le choc produit un claquement net, aussitôt absorbé par les rideaux. Le son ne résonne pas. Il meurt là où il est né, incapable de rebondir sur une structure qui s'éloigne de lui. L'air devient lourd. Je me rassois. Le cuir du fauteuil proteste. Je fixe le curseur. Le monde n'a plus de centre.

La cadence est implacable. Une pulsation de couperet. Mes doigts restent suspendus. Ce clignotement est une érosion. Il souligne que le temps s'écoule linéairement, sans

rédemption. Une flèche tirée dans un vide que rien ne freine. Je regarde mes phalanges. La peau y est fine. Dans cette pièce, la poussière est la seule densité réelle. Des débris organiques qui témoignent encore d'une présence.

J'appuie sur « Suppr ». Le ressort cède dans un clic métallique. Un caractère disparaît. Geste dérisoire. Dans un univers à la courbure nulle, l'acte d'effacer n'a aucun sens. L'information existe déjà ailleurs, à une distance de Hubble si vaste qu'elle n'est qu'un concept. La platitude transforme ma volonté en bruit de fond. Je ne décide rien. J'illustre une distribution de matière.

Je retourne à la fenêtre. Mon reflet se superpose aux lumières de la ville. Mon visage est une géométrie d'angles morts. Je colle mon front au verre. Le froid calme mes tempes. La vitre sépare deux vides. Si l'espace était courbe, ma propre lumière me reviendrait par-derrière après des éons, pour me confirmer que je suis un Tout. Mais Planck ne ment pas. La lumière s'étire vers le rouge et se perd. Pas de boucle.

Un grain de poussière dérive. Je regarde sa chute, suite de vecteurs prévisibles. Je sens le mouvement de ma cage thoracique contre ma chemise. Chaque inspiration est un combat contre l'étalement. L'individu n'est plus une sphère, mais une extension de carbone sur une surface sans limite. La buée sur la vitre s'évapore déjà. Nous avons mesuré avec une précision diabolique la taille du néant qui nous sert de foyer. La marge de 0,4 % n'est pas une incertitude ; c'est le dernier rempart avant d'admettre que l'infini est une répétition de l'échec.

Le curseur clignote toujours. Un métronome pour un temps qui ne mène nulle part. La diode du disque dur crépite. Elle traite des flux qui confirment, encore et encore, l'effrayante planéité du Tout. Les ingénieurs jubilent. Ils ont lissé le ciel. Ils ont raboté les incertitudes. Mais derrière leur vitre polie, il n'y a pas de jardin.

Je prends mon stylo plume. Le métal est lourd. Si la courbure était positive, l'univers serait une demeure. L'homme y serait, par nécessité géométrique, au centre de

quelque chose. Mais le verdict tombe. La probabilité devient une condamnation. Ma main se crispe. L'arête du capuchon s'enfonce dans ma chair. Cette douleur me prouve que je suis ici, dans cette itération-ci. Mais mon unicité n'est qu'une illusion d'optique.

Le stylo roule et s'immobilise, parallèle au bord de la table. Cette horizontalité m'obsède. Elle est partout. Je tourne l'interrupteur. Le noir est aussi plat que la lumière. Dans le silence, le chiffre de 0,4 % résonne comme une pulsation. Les astrophysiciens ont extrait un soleil noir du fond des âges. Il n'y a plus de foyer. Juste une extension uniforme où la rareté est une erreur de calcul.

Je trace une dernière ligne droite sur mon carnet. La pointe glisse, laisse un sillage bleuâtre qui ne reviendra jamais. C'est l'image de notre destin : une fuite en avant sans bord. Je repose le stylo avec une précaution excessive. Le tic-tac de l'horloge murale tombe comme un couperet. Chaque seconde est une répétition.

Demain, la mesure sera la même. Demain, l'infini aura gagné encore un peu de terrain.

# Chapitre 2

## Le Mythe de la Sphère

Le pouce glisse sur la nacre d'un ancien globe terrestre, coincé entre la lampe de bureau et l'ombre des rayonnages. Sous la pulpe, le grain est irrégulier. Des siècles de vernis craquelé et de poussière incrustée marquent les massifs montagneux. C'est une sensation de finitude. Une certitude tactile qui apaise. Le doigt parcourt l'équateur, suit la ligne, revient invariablement à son point de départ. La main se referme sur l'objet, l'enserme. Dans ce geste de préhension se loge une sécurité ancienne : la sphère n'est pas une forme, c'est un refuge. On habite la courbe comme un nid. Elle délimite un dedans, protège l'être par une membrane.

Le silence est lourd. Le chêne de la table craque imperceptiblement. Je retire ma main de la sphère pour la poser à plat sur le bureau. Le contraste est une décharge froide. Ici, la paume ne rencontre plus la complaisance du cercle, mais la dureté d'un plan qui s'étire vers les coins obscurs de la bibliothèque. L'œil suit les fibres du bois. Ces lignes droites ne bifurquent jamais. Elles s'enfoncent dans l'ombre, indifférentes. Si l'on prolongeait cette table à l'infini, elle ne formerait jamais un cocon. Elle ne serait qu'une trajectoire vide. Une fuite où le "moi" s'étirole à mesure qu'il s'éloigne.

Sur le papier blanc, les données du satellite Planck sont notées à l'encre noire. Elles sont sèches, agressives. 0,4 % de marge d'erreur. C'est l'épaisseur d'un cheveu, un interstice par lequel s'engouffre le néant. Si la courbure est nulle, alors l'univers est ce plan de chêne, mais dépourvu de bords. Je regarde la petite tache sombre d'un chiffre zéro qui décide de tout. Dans une sphère, on finit toujours par se croiser soi-même. Mais sur un plan infini, la statistique devient une fatalité monstrueuse. Si l'espace ne se referme jamais, alors chaque arrangement de matière, chaque battement de cil, doit se répéter.

Je repose le stylo. Le bruit du métal contre le bois résonne. Mon reflet dans la vitre est une silhouette floue. L'idée de la sphère était un voile jeté sur l'abîme, une manière de croire que l'univers nous entourait comme une peau. Le verdict de Planck déchire ce voile. Il expose l'être à une absence totale de refuge. Sous la lumière crue, le globe me semble soudain dérisoire, un jouet d'enfant oublié. Ma main reste immobile, étalée, sentant sous elle la rigidité d'un monde qui ne revient jamais.

Je pousse la chaise. Les pieds grincent sur le parquet, un cri bref qui déchire le silence. Je me lève. Le sang reflue vers mes talons. Je quitte le cercle de lumière pour m'enfoncer dans la pénombre. Chaque pas est une mesure. Le sol ne remonte pas vers moi. Il reste obstinément plat, une extension neutre qui supporte mon corps sans l'accueillir.

Près de la fenêtre, mes doigts effleurent le chambranle froid. Le contact du verre est une morsure. Dehors, l'obscurité n'est pas une voûte, c'est un milieu. Je plaque mon front contre la paroi, sentant la condensation de mon souffle brouiller mes propres yeux. Si l'univers possédait une courbure positive, la lumière bouclerait son trajet. En regardant assez loin, je devrais voir ma propre nuque me fixant depuis l'autre bout de l'existence. La sphère garantissait que rien ne se perd.

Mais ce chiffre sur mon bureau interdit le retour. Il impose la ligne droite comme seule loi. Je fixe le noir au-delà des arbres. Là-bas, la géométrie euclidienne règne sans partage. Deux rayons lancés parallèlement ne se croiseront jamais. Ils s'éloignent dans un exil définitif. Cette absence de courbure vide le monde de son sens. La sphère permettait de dire "Ici". Dans un plan infini, "Ici" n'est qu'une coordonnée interchangeable. Mon identité perd sa qualité d'exception.

Mon cœur bat contre ma poitrine. C'est trop bruyant pour l'immensité. Je recule, mes chaussures grinçant sur le sol. Ma main, celle qui tenait le globe, me paraît étrangère. Je ne vois plus une bibliothèque, mais une grille de coordonnées. Chaque livre est un

point de données. Je me rassois. La chaise m'accueille avec une rigidité indifférente. Je reprends le stylo. Sa pointe repose sur le papier. Si j'écris un mot, ce mot est en train d'être tracé ailleurs. Le vertige n'est plus dans la chute, il est dans l'étalement. L'horizon n'est qu'une défaillance de la vue.

Le métal est froid contre l'os de mon index. Une pression précise. Je déplace le support, sentant le grain du papier sous le tranchant de ma main. Cette feuille est le modèle réduit de la topologie qui m'écrase. Un plan parfait. Une tache d'encre se forme, un pore noir qui s'élargit par capillarité. Ma respiration est mécanique. Dans une sphère, je serais au centre. Ici, si je lançais un cri, l'onde se diluerait le long d'une droite infinie. Elle s'affaiblirait sans jamais rencontrer d'obstacle pour la réfléchir.

Je passe mon pouce sur la cicatrice de ma phalange. La rugosité de la peau morte me rassure d'ordinaire. C'est le vestige d'un accident, une preuve de chronologie unique. Mais la métrique de Planck efface cette unicité. Je ferme les yeux. Derrière mes paupières, les phosphènes s'agitent. La duplication est inévitable : quelque part, un autre homme possède exactement la même marque, au même moment. L'originalité est une illusion d'optique due à l'étroitesse de notre horizon.

Le silence devient solide. Une horloge, dans le couloir, égraine les secondes. Chaque dé clic est un couperet. Je marche vers les étagères. Mes doigts effleurent le cuir et la toile. Tout ce savoir semble s'effondrer sous le poids de l'horizontale. Je sors un volume. La reliure résiste. Je regarde les lettres, petits glyphes alignés avec une précision de machine. Eux aussi sont des points sur un plan. Je réalise que mon geste est une répétition. Je ne suis pas le conducteur de ma vie, mais une occurrence statistique. Je repose le livre, l'alignant parfaitement. Ce besoin d'ordre est dérisoire. C'est la réaction d'un homme qui bâtit une clôture dans un désert.

J'appuie mon front contre la vitre. La buée occulte momentanément la rue. Ce nuage microscopique est la seule demeure que je puisse encore habiter. Il est clos, fini. Mais au-delà, l'asphalte s'étire en une ligne droite qui ignore le relief. Les néons découpent

des rectangles parfaits sur le trottoir mouillé. Je descends ma main vers le rebord. Un éclat de bois mort se détache et se loge sous mon ongle. La douleur est vive. Localisée. Un point de conscience aigu qui me ramène à mon corps.

L'être humain a un besoin viscéral de rondeur. Nous avons longtemps cru que le ciel était un dôme capable de réfléchir nos prières. Aristote voyait des sphères imbriquées où chaque mouvement revenait à son origine. Mais la platitude est une lame. L'univers est une feuille de papier infinie où la lumière s'enfuit.

Je regarde la carafe d'eau. Le liquide est d'une horizontalité absolue. Un plan parfait. Je verse l'eau avec lenteur. Le glouglou du goulot est organique, presque rassurant. Au centre du verre, les ondes circulaires se propagent. Si l'univers était clos, ma vie serait cette onde revenant vers moi. Ici, elle se contente de se diluer. Je bois. L'eau descend dans mon œsophage comme une sonde thermique.

Je repose le verre sur le sous-bock. Un cercle de carton de dix centimètres où je règne encore. Autour, la table est un désert jonché de poussière. Je trace un sillon dans le gris du dépôt. Ce geste est le moteur de ma dissolution. Dans cet espace, la structure de mes empreintes, la disposition de ces grains et ma mélancolie sont déjà écrits ailleurs. L'infini n'ajoute rien à la diversité, il l'annule par saturation. L'unicité exigeait une clôture.

Je me rasseois. Le cuir gémit. Je fixe une fissure dans le plâtre du plafond. Elle ressemble à un éclair figé. C'est la seule anomalie, le seul accroc non-linéaire. Ma montre continue son tic-tac. Chaque seconde est un point sur une droite, un vecteur sans espoir de cycle. Une chute libre dans le temps, sans horizon pour donner un sens à la trajectoire. Le silence revient, seulement interrompu par le sifflement ténu du chauffage.

Je déplace mon avant-bras sur l'accoudoir. Le cuir froid s'imprime dans ma chair. Je sens la pulsation de mon sang, un battement métronomique. Dans l'illusion de la

sphère, chaque objet est un centre. Ici, je ne perçois que la linéarité d'un frottement. Mon corps est un agencement temporaire de molécules qui ne possède aucune raison d'être ici plutôt qu'ailleurs.

Une pellicule de poussière danse dans le cône de lumière de la lampe. Chaque fragment flotte avec une lenteur de plancton. J'observe une paillette plus brillante qui descend en spirale. Si l'espace se courbait, ce grain finirait par heurter son propre sillage. Il y aurait une réconciliation. Mais la donnée est là : la courbure est nulle. Cette marge d'erreur n'est pas un espace de liberté, c'est le dernier souffle d'un espoir étouffé.

Je me lève. Mes vertèbres se déplient. Mes pieds écrasent les fibres du tapis. La sensation est granuleuse. Je fais trois pas. Le plancher gémit, un craquement qui se propage. Devant la vitre, je vois la ville. Une grille rigide. Les rues se coupent à angle droit. Les immeubles sont des rectangles de béton qui s'alignent vers un horizon sans fin. Cette géométrie est notre aveu de défaite. Nous avons bâti des angles droits pour oublier que la ligne droite est un exil.

Sur une sphère, partir, c'est revenir. Sur un plan infini, partir, c'est disparaître. Je fixe un phare de voiture au loin. La lumière file vers le néant des périphéries. Elle ne revient jamais. Elle se dilue jusqu'à l'extinction. Je suis ce photon. Ma pensée ne rencontre aucun miroir global. Elle traverse des étendues de vide où des milliards de doubles, indistinguables, posent leur front contre une vitre. L'infini est une dilution par répétition.

La buée trouble à nouveau le verre. J'étends l'index. Ma peau est sèche. Je trace une ligne horizontale. L'eau se rassemble en gouttelettes qui glissent vers le bas, obéissant à la pesanteur. Ce geste est l'amorce d'une trajectoire qui ne recroisera jamais son origine. Je fixe la trace. Elle est la cicatrice de mon exil.

Je fais demi-tour. La bibliothèque est un rempart de papier. Mais son ordre

alphabétique n'est qu'un arrangement local. Dans cet exil géométrique, la combinatoire des atomes s'épuise. La pensée me donne une pression dans les tempes. Ce n'est pas de l'émerveillement, c'est une nausée mathématique. L'infini n'est pas un océan, c'est une usine de photocopies cosmiques.

Je saisis un presse-papier en verre. Une sphère parfaite emprisonnant une méduse de cristal. Je sens son poids, sa rondeur satisfaisante. Pendant des millénaires, nous avons vécu dans cette bulle. On pouvait en faire le tour. Mais Planck a brisé la coque. Nous habitons une étendue sans rebord où la notion de "chez-soi" s'annule dans l'uniformité.

Je repose l'objet. Le choc est définitif. Je regarde mes mains. Elles me paraissent étrangères, égarées à des milliards d'années-lumière. Je me rassoie sous la lampe. Je respire l'odeur de métal tiède. Si l'univers était fermé, ma vie serait un destin, une trajectoire entière. Dans le plan, elle n'est qu'un segment aléatoire.

Je reprends mon stylo. J'appuie la pointe sur la feuille. La bille dépose un point d'encre. C'est ici que je suis. Un point. Je n'ai plus la protection de la courbe. Je suis exposé à la platitude absolue, celle qui ne tolère aucun repli. Chaque seconde est une progression vers un néant géométrique. Mon cœur bat, choc régulier contre mes côtes. Je fixe le papier, cette surface blanche qui est désormais le seul miroir fidèle. Elle est vide. Et elle n'en finit pas de s'étendre.

L'encre de Chine luit comme une veine de pétrole frais avant de devenir mate. Sur cette surface, la ligne s'évade vers les bords, traverse les cloisons et s'étire jusqu'à l'épuisement. Je lève le stylo. Une scorie de matière noire marque le point d'arrêt. Ma main gauche cherche une aspérité sur le bureau, une faille qui justifierait une rupture, mais le plan s'impose. Mon ombre portée est une projection bidimensionnelle. Une réduction.

Une mouche se pose sur le cendrier. Ses ailes vibrent, frottement sec qui déchire le

silence. Elle nettoie ses pattes avec un mécanisme indifférent. Pour elle, le monde est une succession de surfaces. Pour moi, son déplacement est une itération de trop. La nausée est le dégoût de n'être qu'un exemplaire égaré dans un déploiement sans fin.

Je tourne la tête. Le reflet du plafonnier flotte dans le jardin nocturne. Je sens le tissu de ma chemise contre mon dos. Ce corps est mon seul lest. Pourtant, lui aussi est pris dans la nasse. Dans une sphère, mon pouls serait le métronome d'un cycle. Sur le plan, ce n'est que le tic-tac d'une horloge dont on a jeté la clé.

Ma main se crispe sur le stylo. Je pourrais le briser, mais cela ne changerait rien à la topologie. L'absence de courbure est une nudité. Nous sommes jetés sur une plaine sans fin, sans abîme pour nous engloutir tout à fait. L'infini plat est une exposition totale. Je ferme les yeux, espérant une courbure intérieure, mais les lignes de fuite persistent derrière mes globes oculaires. Des vecteurs noirs. La signature d'un univers qui n'est plus qu'une mesure.

Le stylo s'échappe de mes doigts et roule. Cliquetis sec contre le socle de la lampe. Je fixe ce trajet de quelques centimètres, rectiligne. Sur cette table, les angles sont droits, les bords sont francs. Je pose ma paume sur le chêne. Le froid, puis la chaleur diffuse. Je perçois les micro-aspérités, méridiens qui ont renoncé à se rejoindre. La métaphysique devient tactile. Sans voûte, il n'y a plus de demeure. L'espace ne boucle pas. Le halo de la lampe dessine un cercle sur le papier, mais ce n'est qu'une nostalgie optique.

La mouche s'est immobilisée sur ma tasse vide. Elle attend un signal électrique. Si l'étendue est infinie, cette scène n'est pas unique. Un volume de Hubble analogue contient la même tasse et la même mouche. Je ne suis pas un individu, mais une manifestation parmi d'autres. La singularité se dissout là où le modèle est reproduit par-delà les horizons.

Un courant d'air fait frémir les poils de mon bras. Mon cycle respiratoire est la

dernière structure sphérique : mon corps comme un ballon de chair. Mais la pression est la même partout. Elle ne propose aucun appui. Je me penche vers la vitre. La nuit est une toile sans profondeur. Les nuages ont recouvert les étoiles. L'univers plat est une prison sans murs. Je sens le poids de ma tête. Nous avons perdu le dôme. Nous sommes les arpenteurs d'un désert qui ne croise rien d'autre que sa propre répétition. Ma main se referme sur mon poignet pour vérifier que cette parcelle de matière possède encore une forme.

Mes doigts s'enfoncent dans la chair. Je cherche l'os. Sous mon pouce, l'artère radiale scande un temps sans direction. Je serre jusqu'à la douleur. La sphère, c'était le sentiment d'être un noyau protégé. Mais cette pression n'est qu'un accident de relief. Je relâche. La peau reprend sa teinte livide, effaçant la trace de mon passage comme le sable absorbe un pas.

Je fais glisser ma paume sur le plateau. Ma trajectoire est une ligne parfaite. Dans l'univers de Ptolémée, on contemplait sa propre nuque ; ici, il n'y a que l'élongation d'un vecteur. L'ombre de ma main dévore les mots sur le papier. Les bords sont tranchants, refusant toute transition douce.

La mouche a bougé. Grattement sec sur la porcelaine. Elle ignore que sa structure est le vestige d'un monde qui croyait aux limites. À cet instant, un autre homme effectue le même mouvement. Il nourrit la même pensée sur l'absurdité de sa répétition. Nous sommes des duplicatas égarés dans un entrepôt, nous croyant originaux parce que le miroir est trop vaste.

Je repousse la tasse. Le choc résonne. Les ondes sonores finiront par s'aplatir dans la linéarité du vide. Je me lève. Mes genoux craquent. Je saisis un livre. Sa forme rectangulaire proclame la victoire du plan. Ce n'est pas une sphère de savoir, mais une pile de surfaces bidimensionnelles. J'ouvre le volume. Les lignes de texte courent, désespérément parallèles, comme des rails menant vers un horizon qui recule.

Je rabats la couverture. Le cuir craque. Il n'y a pas d'écho. Je repose l'ouvrage, l'ajustant au millimètre. Les tranches forment une muraille, un segment qui se prolonge à travers les parois. Je marche vers la fenêtre. Le parquet est une agression froide. J'appuie le front contre le verre. Dehors, les lampadaires s'alignent le long du boulevard. Ils ne tournent pas. Ils s'enfoncent dans la distance. L'horizon n'est qu'une limite de perception. Si mes yeux étaient assez puissants, je verrais cette rue traverser des continents qui ont renoncé à leur rondeur.

Je trace un cercle dans la buée. Un sillon sombre. Je regarde cette tentative de recréer un refuge. C'est une imposture. Au centre, il n'y a que le vide. Le verdict de Planck est un arrêt de mort pour l'esprit. La pensée est un projectile qui ne rencontre jamais de cible. Elle traverse les galaxies sans jamais dévier vers celui qui l'a émise.

Le silence presse mes tympans. Je retire mon front. Une marque rouge orne ma peau. Mes mains tremblent. Ce n'est pas de la peur, c'est une résonance. L'originalité est une myopie. Nous sommes des occurrences.

Je me détourne. La lampe vacille, un battement de cil électrique. La structure de mon monde s'est effondrée. Je ne suis plus chez moi. Je suis à un point quelconque d'un plan sans bords. Le voile est déchiré. Il ne reste qu'à affronter l'horreur de la répétition éternelle.

Je tends la main vers l'interrupteur. Le clic est net. L'obscurité n'est pas une fin, c'est une dilatation. Elle s'étend, rigoureuse, vers le prochain chapitre de cette absence de lieu.

# Chapitre 3

## L'Axiome du Plan

Le métal de la règle à calculer repose contre mon index, une rigidité qui ancre la pièce dans une stabilité brutale. Sur l'écran, les colonnes du satellite Planck ne clignotent plus. Les chiffres sont figés : la marge d'erreur ne dépasse pas 0,4 %. Ce n'est pas une simple donnée. C'est un couperet. L'espace n'est pas cette sphère rassurante où les chemins finissent par se rejoindre ; c'est un plan d'une extension absolue. Mon regard s'attarde sur une tache de café séchée sur le bord du bureau. Je gratte machinalement le cerne brun avec l'ongle, un geste vain qui m'occupe l'esprit pendant que la logique euclidienne s'installe comme une loi d'airain.

Je trace une ligne droite sur le papier millimétré. La mine de graphite crisse, une vibration ténue qui remonte jusqu'à mon poignet. Dans cette géométrie, deux parallèles sont condamnées à une solitude éternelle. Cette platitude garantit la validité de mes calculs, mais elle transforme l'univers en une prison sans murs. Je fixe ce trait qui s'étire vers le bord de la table. Si je le prolongeais par la pensée à travers le mur de briques, par-delà l'horizon nocturne de la ville, il s'enfoncerait dans le vide sans jamais s'incurver. Ce n'est pas un cycle. C'est une fuite. Nous ne sommes pas dans un cocon fini, mais sur un plateau infini où chaque pas nous éloigne définitivement de notre origine.

La lampe halogène grésille. Sa chaleur sèche me brûle le sommet du crâne. Je me redresse, sentant une vertèbre craquer, une ponctuation osseuse dans le silence de l'étude. Dans un univers plat, le centre est partout et donc nulle part. La statistique y devient une fatalité. Quelque part, à une distance que l'esprit ne peut embrasser, un autre homme pose exactement le même geste, au même instant, devant une règle identique. Mon unicité se dissout dans cette répétition monstrueuse. Je ne suis plus un

sujet, mais une probabilité réalisée une infinité de fois sur un tapis de billard sans bords.

Je m'approche de la fenêtre. Le verre est plat, lui aussi. Mon reflet se superpose aux ténèbres du jardin, une image plane cherchant désespérément du relief. Dehors, les arbres tentent d'échapper à la platitude du sol en s'élançant vers le zénith, mais leurs branches finissent toujours par retomber, confirmant l'autorité du plan. Je pose mon front contre la vitre froide. La buée de ma respiration forme un nuage gris qui s'étiolé déjà sous l'effet de la convection.

Je retourne au bureau et ramasse le compas. Sa pointe sèche pénètre les fibres du papier dans un déchirement minuscule. Je commence à tracer un cercle, une tentative dérisoire de clore l'espace sur lui-même, de retrouver un foyer. Mais l'instrument ne fait qu'obéir à la nappe. L'arc ne change rien à la fuite rectiligne du Grand Tout. L'odeur d'ozone du transformateur de la lampe me monte aux narines, saturant l'air.

Je lâche tout. La règle glisse sur le vernis avec un tintement cristallin et s'immobilise parallèlement au bord du plateau. Ce parallélisme est une insulte. C'est la preuve que deux trajectoires peuvent coexister sans jamais s'influencer, condamnées à une proximité qui ne sera jamais une rencontre. La validité de mes calculs est la fin de mon espérance. Chaque millimètre validé réduit la distance entre moi et mon simulacre lointain. Je regarde mes mains à plat sur le bois. Sous la peau, sous les atomes, seule règne cette rectitude implacable. La ligne droite n'est plus un guide. Elle est une hémorragie de l'être, un vecteur lancé dans une direction que rien, jamais, ne viendra infléchir. Le piège de la platitude s'est refermé. Demain, l'angle de la lumière sur ce bureau sera identique, et la flèche continuera de se perdre dans le néant.

# Chapitre 4

## La Prison des Photons

La main glisse sur le métal froid de la console. Le bout des doigts perçoit chaque irrégularité du grain, une texture rugueuse qui ancre le corps dans l'immédiat du laboratoire. Derrière la vitre, le vrombissement des serveurs s'élève en une note continue, un bourdonnement sec qui sature le silence. Sur l'écran central, une nappe de pixels fauves et bleus s'étire. C'est une projection de Mercator appliquée à l'entièreté du ciel : l'écho primordial du Big Bang.

Un cil est tombé sur le plateau en stratifié gris. L'œil suit sa courbure infime avant de revenir à la carte cosmologique. Ce résidu thermique de 2,7 Kelvins n'est pas une simple donnée de température. C'est la peau de l'univers. En parcourant ces granulations ambrées, le regard ne contemple pas seulement le passé ; il heurte la limite du visible. Avant ce point, l'opacité du plasma emprisonnait la lumière. Après, le vide est devenu transparent. Entre les deux, une frontière située à trois cent quatre-vingt mille ans après l'origine, un mur de feu refroidi que nulle rétine, nul capteur, ne franchira jamais.

Le fauteuil pivote avec un grincement métallique qui résonne contre les cloisons nues. S'asseoir ici, c'est accepter la géométrie d'une cellule. La thèse s'impose avec la brutalité d'un constat d'huissier : cette nappe micro-onde est l'archive ultime. Elle contient, dans ses moindres fluctuations de densité, le germe des galaxies futures, la promesse des superamas et l'inéluctabilité de notre propre présence. Nous lisons dans ces photons les premières pages de notre acte de naissance. L'univers se livre dans une transparence presque indécente, offrant aux équations le spectacle de sa propre genèse.

Pourtant, le regard se fixe sur une tache plus sombre, un vide relatif dans la trame. La respiration se fait plus lente. L'antithèse surgit, glaciale. Ce fond diffus n'est pas une fenêtre, c'est un linceul. Il définit notre horizon des événements, non pas comme une fin de l'espace, mais comme une fin de l'information. Nous habitons une sphère de clarté dont nous sommes le centre géométrique et le prisonnier ontologique. Au-delà de cette barrière de rayonnement, l'univers s'étend peut-être à l'infini dans une platitude désolante, mais il reste soustrait à notre expérience.

Le clic d'une souris rompt le silence. Le curseur survole une zone de fluctuation. 0,00001 degré d'écart. Cette précision chirurgicale mesure surtout l'épaisseur des murs de notre prison sensorielle. L'instrumentation moderne ne fait que cartographier notre isolement. Chaque donnée reçue par le satellite Planck renforce le verdict : nous vivons dans une enclave de temps isolée de l'immensité globale par la vitesse finie de la lumière. L'archive est une barrière. La clarté d'hier opacifie tout ce qui nous entoure aujourd'hui.

Le poids du corps dans le siège rappelle la gravité. Un ongle gratte machinalement le rebord du clavier. L'esprit tente de se projeter de l'autre côté, d'imaginer la structure de l'espace là où aucun photon n'est encore parvenu à nous atteindre, mais la logique bute contre la paroi. La pièce semble se resserrer. Le système de refroidissement, dehors, scande l'immobilité du temps face à l'expansion qui, quelque part, déchire l'invisible.

Une main s'étire vers le bord du bureau. La peau suit une rayure dans le bois, une cicatrice infime qui accroche les chairs. Ce contact ramène à l'immédiateté, alors que les yeux restent fixés sur la topographie thermique. La pupille se contracte sous l'éclat bleuté du moniteur qui souligne la pâleur des tendons. Le verre d'eau, posé à côté du clavier, tremble imperceptiblement. Les vibrations des machines situées dans la pièce voisine remontent par les pieds du fauteuil et s'installent dans les os.

Si la courbure de l'univers est nulle, comme les données le suggèrent avec une

insistance maniaque, alors la ligne droite ne revient jamais sur elle-même. Elle fuit dans un dehors sans bordure. Si l'univers est plat, il est vraisemblablement infini. Et si l'infini est réel, la cellule de photons n'est plus une protection, mais une condamnation à l'insignifiance. Dans un plan infini, chaque configuration d'atomes, chaque grincement de fauteuil, chaque oscillation de l'eau dans le verre doit se répéter une infinité de fois. L'identité se dissout. On n'est plus un sujet, mais une occurrence locale d'un motif universellement répliqué.

Une gorgée d'eau, tiède, glisse dans la gorge. Le goût de chlore est métallique. Le corps se redresse, les vertèbres craquent. Le cercle humide laissé sur le bureau brille sous la lampe. Ce cercle est une frontière, une limite physique à l'étalement du liquide, tout comme l'écho primordial est la limite de l'exploration optique. Derrière cette paroi, l'univers est un brouillard de plasma où aucun message ne circule. Nous mesurons l'épaisseur de notre cage avec ce seuil d'incertitude de 0,4%.

On frotte ses paupières sèches, sentant la rondeur des globes oculaires sous la peau fine. L'instrumentation offre le spectacle de la genèse, mais interdit le reste du monde. On reste là, suspendu au milieu de cette sphère d'information, écoutant le souffle de la machine expulser un air chaud contre les genoux. Le curseur clignote sur une zone de vide, battement de cœur électronique dans l'immobilité du bureau. Chaque pulsation souligne l'absence de réponse venant de l'autre côté. L'observation minutieuse du néant remplace l'action.

La main droite se détache du menton pour s'emparer de la lampe de bureau. Le métal de l'abat-jour est brûlant. Le faisceau rasant révèle des grains de poussière, résidus de l'érosion du mobilier et de la desquamation de la peau. Il n'y a aucune différence fondamentale entre ce débris domestique et les structures galactiques à l'écran. L'univers n'est pas ailleurs ; il est cette pression du coude, ce frottement du tissu, cette inertie qui rive au sol. La thèse de l'archive se fissure : nous ne sommes pas les lecteurs de l'histoire du cosmos, nous en sommes les sédiments.

Le regard se fixe sur le reflet de ses propres yeux dans le noir de l'écran qu'on vient d'éteindre. La pupille dilatée cherche une information disparue. Dans l'une de ces répétitions infinies de l'espace plat, un autre soi effectue sans doute exactement le même geste, avec la même sensation de vide dans l'estomac. La symétrie est parfaite, et c'est là que réside l'horreur. Il n'y a plus de place pour la volonté là où tout n'est qu'une distribution statistique.

On ramasse un stylo à bille, le faisant rouler entre les doigts. Le geste est lourd : cet acte n'est pas une expression de liberté, mais la manifestation d'une coordonnée. Le temps ne s'écoule plus, il s'accumule. La prison des photons fige l'identité dans une structure qui ne tolère aucune déviation. Le bruit de l'objet heurtant le bois est définitif. On reste immobile, les mains à plat, tandis que la tache jaune de la carte de Planck persiste sous les paupières, imprimée sur la rétine comme une brûlure. Chacun est sa propre sentinelle, enfermé dans une cellule dont les barreaux sont les lois de la physique, attendant que l'entropie vienne enfin éteindre le projecteur.

# Chapitre 5

## La Densité Critique

L'index glisse sur la couture froide de la sphère en laiton posée sur le bureau. Le métal, poli jusqu'à l'effacement de toute rugosité, n'oppose qu'une résistance minimale. C'est un poids mort. Une densité rassurante qui ancre le papier jauni sous elle. Je déplace l'objet de quelques millimètres. Le frottement produit un crissement sourd, une vibration qui remonte le long du métacarpe pour s'évanouir dans le poignet. Ce geste contient tout : la masse exige sa place, elle courbe la fibre du bois par sa simple présence, mais elle reste prisonnière de la surface plane. Si cette table était l'univers, sa planéité absolue interdirait à la sphère d'être autre chose qu'un accident géométrique perdu dans une extension sans fin.

L'œil se fixe sur le point de contact entre le laiton et le chêne sombre. À cet endroit précis, la physique se déguise en évidence. C'est le seuil d'équilibre, ce point où l'expansion née de l'origine et la gravité née de la matière cessent de se combattre pour s'annuler. Je relâche la pression de mes doigts. La sphère ne roule pas. Elle ne s'échappe pas vers les bords du plateau, pas plus qu'elle ne s'enfonce dans la structure moléculaire du bois. Elle demeure dans une stase parfaite. C'est cette neutralité qui permet à la matière d'agréger, de former des noyaux, des cellules, des pensées. Sans cette égalité mathématique, l'univers ne serait qu'un brasier trop lourd s'effondrant sur lui-même en un cri unique.

Une poussière danse dans un rayon de lumière latérale avant de se poser sur le sommet de la sphère. Je l'observe, minuscule tache grise sur l'éclat jaune. Cet équilibre porte en lui une conséquence glaciale : l'absence de courbure. Cette donnée n'est pas une simple mesure ; elle est le verdict d'une répétition infinie. Si l'espace ne se boucle pas sur lui-même, s'il ne forme pas une cellule fermée, alors il s'étend sans

jamais rencontrer de limite. Dans un tel système, la probabilité devient une certitude de duplication. Chaque atome composant cette sphère, chaque ride sur ma main, chaque hésitation dans mon souffle, se répète à des distances que l'esprit ne peut concevoir sans se briser.

Je saisis une plume d'acier. La pointe gratte le papier avec une précision chirurgicale, laissant une trace humide qui met quelques secondes à sécher. L'odeur ferreuse de l'encre monte aux narines. Nous ne sommes pas des exceptions biologiques nichées dans un écrin sur mesure, mais des motifs statistiques inévitables au sein d'une trame trop vaste. L'équilibre massique nous a offert la vie, mais il nous a retiré l'unicité. Sous l'empire du nombre, l'original s'efface devant la récurrence nécessaire.

Ma main se referme sur la sphère de laiton. La peau se plisse sous l'effort, les muscles de l'avant-bras se tendent imperceptiblement. Je soulève l'objet. Le vide qu'il laisse sur le papier est une forme négative, un rond plus clair où la poussière n'a pas pu se déposer. En rompant le contact entre la masse et le plan, j'ai l'illusion d'une rupture, d'une liberté arrachée à la statistique. Mais le poids dans ma paume me rappelle que je fais partie de l'équation. Je repose l'objet, exactement au centre de la marque circulaire, et le cliquetis du métal contre le bois résonne comme un point final qui ne conclut rien.

Je me lève. Le bois de la chaise émet un craquement sec. Je marche vers la fenêtre, mes pas étouffés par le tapis dont les fibres retiennent la poussière. Le reflet de mon visage apparaît sur le carreau sombre, une silhouette translucide superposée au jardin nocturne. Ce point de bascule où l'univers décide de rester plat interdit la finitude. J'appuie mon front contre la vitre froide. Le contact provoque un frisson le long de ma colonne vertébrale.

Dans le jardin, les branches d'un bouleau se balancent. Chaque feuille semble unique, du moins à l'échelle de mon regard. Mais la logique du plan infini brise cette illusion. Si l'univers est plat, il contient une quantité infinie de matière. Et dans un volume

infini, le nombre de combinaisons possibles pour organiser les atomes reste fini. Je ferme les yeux. À une distance colossale, un autre homme, identique en chaque point à celui que je crois être, appuie son front contre une vitre similaire. Il ressent le même froid. Il observe une branche identique osciller sous un vent similaire. Nous ne sommes que des itérations.

Je me détourne de la fenêtre pour revenir vers la table. Mes doigts effleurent le grain du bois, sentant les veines du chêne. La sensation est concrète, brutale. Pourtant, le concept de la géométrie euclidienne transforme cette table en une probabilité réalisée parmi d'autres. L'espace continuera de s'étirer avec une rigueur de métronome, éloignant les galaxies jusqu'à ce que chaque observateur soit seul dans son horizon. La vie est le fruit d'une précision monstrueuse, mais le prix de cette justesse est la disparition de l'unique dans l'abîme du nombre.

L'ombre de ma main se projette sur le mur, immense et déformée. Je bouge les doigts un à un, fasciné par la fluidité de cette silhouette noire. Si l'univers possède exactement la densité nécessaire pour ne jamais se courber, alors son expansion ne s'arrêtera jamais. Elle ralentira, frôlant l'immobilité sans l'atteindre, étirant le tissu du réel jusqu'à ce que la distance entre chaque particule devienne infranchissable. La structure qui permet aujourd'hui à mes doigts de serrer cette plume est la même qui garantit, à terme, la stérilité totale. Nous sommes les passagers d'une explosion qui a trouvé le réglage parfait pour durer éternellement, mais cette éternité est celle d'un refroidissement où la pensée n'aura plus assez d'énergie pour franchir l'espace entre deux neurones.

Je repose la plume. Le choc produit un son sec qui s'éteint aussitôt. Le silence n'est pas une absence de bruit, mais la manifestation tactile de la distance qui s'installe. Chaque seconde, les galaxies les plus lointaines franchissent l'horizon de notre univers observable. Elles sortent du champ de la causalité. Ce que je vois par la fenêtre n'est déjà plus qu'un souvenir lumineux, une image fantôme dont la source a peut-être basculé de l'autre côté de la frontière logique. Mon horizon se vide par

dilatation de la scène.

Je me rasseois, sentant la dureté du dossier contre mes vertèbres. Mes yeux se fixent sur l'encrier de cristal dont l'encre noire semble absorber la faible lumière du jour déclinant. Je réalise que mon geste n'est pas unique. Dans l'immensité plate que les équations imposent, cet acte de toucher le bois est répliqué avec une exactitude terrifiante. Une mouche, attirée par la chaleur de l'ampoule, décrit des cercles erratiques au-dessus de mon texte. Son bourdonnement est une vibration basse qui résonne dans mes sinus. Pour elle, la page est un univers sans bords. Je suis dans la même position que cet insecte.

La sueur perle sur ma tempe, une goutte unique qui glisse lentement le long de ma joue avant de s'écraser sur le papier. La tache d'humidité s'étend, sombre et irrégulière. Elle est réelle, elle est ici, elle est unique dans mon champ de vision, et pourtant la raison me hurle qu'elle n'est qu'un motif répété dans le tapis sans fin de l'existence. Ma main tremble imperceptiblement. Elle semble soudain étrangère, trop précise pour être mienne, comme si je percevais la présence de ses innombrables doubles agitant leurs doigts au même instant.

Je tends la main vers le loquet de la fenêtre. Le métal est rugueux, piqué de minuscules points d'oxydation. Je le tourne. Le mécanisme résiste, puis cède avec un grincement aigu. Un courant d'air s'engouffre dans la pièce, agitant les pages du livre resté ouvert. Le bruissement du papier ressemble à un battement d'ailes désespéré. Je reste là, face à cette nuit qui ne contient aucune courbure, aucun refuge, rien qu'une extension stérile. Demain, la lumière reviendra, mais elle sera un peu plus fatiguée, un peu plus étirée par la course folle de l'espace. Je lâche le loquet. La vitre tremble dans son cadre. Tout est prêt pour la suite.

# Chapitre 6

## L'Assassinat de l'Unique

L'index glisse sur l'arête du moniteur. L'aluminium brossé a gardé le froid de la climatisation. Sous l'extrémité charnue du doigt, les crêtes papillaires s'écrasent, révélant ce labyrinthe de chair que l'on a longtemps cru être la preuve d'une identité irréductible. Chaque sillon est une archive, un accident génétique peaufiné par des milliards de divisions. Pourtant, le signal nerveux se heurte désormais à la froideur d'un chiffre : une mesure de courbure nulle. Le silence de la pièce n'est rompu que par le ronronnement des processeurs, un bruit blanc qui grignote l'espace tandis que le regard se fixe sur le point décimal.

L'iris se contracte sous la lumière bleue du terminal. Dans cette pièce close, l'individu se perçoit encore comme le sommet d'une pyramide, un assemblage organique dont chaque battement de cœur déroge aux lois de l'entropie. Les poumons se gonflent d'un air sec. Le diaphragme descend avec une régularité de métronome. Cette conscience de soi, ancrée dans la singularité d'un corps, s' imagine être l'exception finale. Mais la donnée est là, inflexible, issue des entrailles du satellite Planck : la densité de l'univers égale la densité critique. La marge d'erreur est inférieure à 0,4 %. L'espace ne se refermera jamais sur lui-même comme une sphère protectrice. Il s'étend comme un drap infini, sans bordure.

Une goutte de sueur perle à la tempe. C'est un détail physiologique minuscule, une réaction thermique face à la géométrie. On lève la main pour frotter une paupière fatiguée. On sent le frottement des cils contre la peau. Un geste trivial. Dans un univers clos, ce mouvement serait unique, une trajectoire isolée dans le grand théâtre de la durée. Mais l'absence de courbure dicte une autre loi : les configurations de la matière finissent par s'épuiser. Les atomes ne possèdent qu'un nombre fini de

combinaisons dans un volume donné. Cette limite physique devient le couperet de l'unicité. À une distance vertigineuse, mais calculable, il existe un autre volume identique. Une répétition exacte de cette pièce, de ce corps, et de ce doute.

Le poids du corps sur la chaise devient une donnée pesante. C'est une pression concrète sur les vertèbres. On ajuste la position des jambes. Le tissu du pantalon crisse. Cette sensation est censée appartenir en propre à celui qui l'éprouve. La logique impose pourtant une réalité dévastatrice : l'infini n'est pas une étendue, c'est l'obligation de la redondance. Si le plan est sans fin, chaque individu n'est plus une création, mais une occurrence. Une version parmi une infinité de clones effectuant au même instant le même geste de malaise. La singularité biologique est dissoute par la simple topologie. Le concept de sujet s'évapore, laissant place à une série de photocopies stellaires.

On fait un pas vers la fenêtre. Le plancher gémit. C'est un son précis, une note boisée suivie d'un étouffement progressif, un signal qui se propage avant de mourir contre les tentures. Un tuyau de chauffage claque faiblement dans le mur, un bruit domestique et dérisoire. Le visage approche du vitrage. Le verre est froid contre le front. Dehors, la lumière décroît, une transition du gris fer au bleu cobalt dictée par une inclinaison orbitale prévisible. Le paysage urbain, avec ses toits de zinc et ses antennes qui lacèrent le ciel, n'est qu'une topographie de l'identique. Chaque fenêtre éclairée est un cadre où se joue la même scène. On distingue une silhouette, immobile derrière un rideau. Son inclinaison semble être le reflet exact de la nôtre.

La main remonte vers la gorge. On tâte le pouls carotidien. La pulsation est indifférente, réglée sur l'horloge atomique de l'infini. Le souffle quitte les narines et s'écrase contre la paroi vitrée. Une tache de condensation apparaît, un voile translucide qui brouille momentanément l'éclat des astres. C'est une petite mort par dilution. Chaque molécule d'eau de cette vapeur est le duplicata exact d'une expiration identique, à une distance que les chiffres ne peuvent plus contenir. On recule. La structure même de l'Être se fissure sous le poids de la redondance.

On s'assoit au bord du lit. Les mains sont posées à plat sur les draps. Le tissu est rugueux. Cette sensation tactile devrait ancrer dans le réel. Mais quel réel ? Celui de l'horizon observable ou celui du plan global où tout ce qui est possible se produit une infinité de fois ? La pensée se fige. Si l'exception n'existe pas, la conscience n'est qu'un écho. On éteint la lampe. L'obscurité totale envahit l'espace, annulant les formes. Dans ce noir, il ne reste que la certitude d'une topologie sans fin. Nous ne sommes pas les acteurs d'une tragédie, mais les itérations d'un algorithme spatial. Le prochain seuil n'est plus celui de l'espace, mais celui de la forme elle-même.

# Chapitre 7

## La Topologie du Désert

La poussière d'ocre s'infiltré dans les rainures de mes phalanges, une poudre si fine qu'elle semble vouloir fusionner avec l'épiderme. Je déplace lentement le curseur du théodolite numérique. Le métal froid de l'appareil contraste avec la chaleur sèche qui pèse sur mes épaules. Ici, sur ce haut plateau désertique où l'air manque de densité, chaque geste pèse son poids de nécessité. Le déclic mécanique de la molette résonne dans le silence absolu, une ponctuation minuscule dans l'immensité. À travers l'optique, l'horizon n'est qu'une ligne d'une rectitude insultante, un fil tendu entre deux néants. Mon pied pivote, écrasant un fragment de roche volcanique qui se brise avec un son cristallin. Ce bruit est ma seule preuve d'existence, l'unique perturbation que j'impose à ce système clos.

Le sol est une table rase. Je fais un pas, puis un deuxième, sentant la résistance de la croûte sous la semelle. Cette marche est une affirmation. En me déplaçant, je crée une perspective. Mon corps devient le foyer d'où rayonnent les distances. Je projette sur cette vacuité une géométrie de l'effort, un quadrillage de volontés. Pourtant, cette impression de maîtrise s'effrite dès que je reporte mon attention sur les chiffres du capteur. L'appareil ne ressent ni la fatigue, ni l'illusion du relief. Il mesure la topologie brute. Le chiffre s'affiche, impitoyable : la marge résiduelle oscille autour du seuil critique.

L'univers est plat.

Cette donnée n'est pas une abstraction mathématique, elle est une sensation de vertige glacé qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Si l'espace n'a pas de courbure intrinsèque, alors mon mouvement n'est qu'une agitation brownienne dans un vide

passif. Je ramasse une scorie noire et poreuse. Je la serre dans ma paume jusqu'à ce que ses arêtes entament ma peau. La douleur est localisée, mais le désert ne réagit pas. Il ne s'infléchit pas pour accueillir ma détresse.

Je lève les yeux vers le ciel, d'un bleu si profond qu'il touche au noir. Le soleil n'est qu'une source de radiation indifférente. Je m'accroupis, les genoux craquant sous la pression. Mes doigts effleurent la surface, dessinant un cercle inutile dans la poussière. Un courant d'air soudain soulève un tourbillon de sable qui vient fouetter mon visage, laissant un goût de terre sur mes lèvres. Dans cette absence de courbure, il n'y a pas de refuge. Tout est exposé. Mon ego se dilue dans cette platitude statistique. Je ne suis pas au centre d'un monde ; je suis une occurrence parmi une infinité d'autres, perdu dans une répétition que la géométrie ne vient jamais briser.

Je reprends ma marche, fixant un point arbitraire sur la ligne d'horizon qui sépare le soufre du ciel de l'ocre du sol. Mes bottes s'enfoncent dans une pellicule saline qui se brise avec le bruit de la porcelaine froide. À gauche, une dune basse présente une courbe que l'œil humain juge harmonieuse. C'est une imposture géologique. Si l'espace est plat, alors cette dune n'est pas une bosse dans le réel, mais une simple accumulation de matière posée sur une table infinie. La géométrie euclidienne est la structure fondamentale, brutale, d'un univers qui ne se referme jamais.

L'air que j'aspire est si sec qu'il semble râper ma trachée. Je regarde mes propres mains, les petites cicatrices blanches sur les articulations. Dans un univers sphérique, clos, je pourrais imaginer que ma vie forme une boucle, un cycle doté d'un sens. Mais sous la dictature de l'incertitude statistique, l'infini n'est plus une poésie, c'est une condamnation. Si le plan s'étend sans fin, alors la configuration atomique qui constitue mon corps se répétera nécessairement un nombre infini de fois. Quelque part, un autre moi réajuste exactement le même baudrier, avec la même sensation de soif.

Cette pensée est le corollaire logique de la platitude. Je décroche la gourde. L'eau est

tiède, elle a un goût de plastique et de minéraux dissous. Elle descend dans mon œsophage, une fraîcheur relative qui délimite temporairement les contours de mon anatomie interne. Je suis une singularité biologique qui tente de maintenir sa cohérence au milieu d'un plateau de jeu sans bords. La lumière décline, virant vers un jaune acide qui allonge mon ombre sur le sol, une silhouette étirée qui semble vouloir s'échapper vers cet horizon qui ne recule jamais. Je fais un pas de plus, écoutant le froissement méthodique du sel sous mes talons. Dans un plan infini, tout point est rigoureusement le centre de l'insignifiance.

Le poids de mon équipement se déplace, l'armature venant mordre le muscle au niveau de la clavicule. Ce frottement est une information brute, une résistance physique qui contredit le vide. C'est une petite victoire de l'action sur l'étendue. Je lève le genou, sentant le jeu des articulations, le glissement des tendons derrière la rotule. Ma botte s'écrase sur la croûte. Le son n'est pas celui d'un sol solide, mais une suite de micro-fractures. C'est ici que ma thèse s'incarne : je suis le vecteur qui impose une direction à l'indifférencié.

Je m'arrête pour observer la poussière. Elle retombe instantanément, sans turbulence. L'absence de relief n'est pas une limite de ma vision, mais la nature même de ce segment d'univers. Le silence n'est pas une absence de bruit, mais une pression acoustique qui fait tinter mes tympanes. Je perçois le passage de l'air dans mes narines, un flux froid qui pique les muqueuses. Dans un monde courbe, l'effort est récompensé par la modification lente du panorama. Ici, le changement de perspective est une impossibilité. Je pourrais courir jusqu'à l'épuisement, l'horizon demeurerait cette même démarcation stérile, fixée à la même distance de mes rétines.

Une goutte de sueur glisse lentement le long de ma tempe et s'écrase sur mon col. Je sens l'humidité imprégner la fibre synthétique, une ponctuation organique dérisoire dans ce texte minéral. Je regarde ma main droite, gantée. L'espace plat transforme mon existence singulière en une occurrence banale. Le soleil reste suspendu comme une lampe de bloc opératoire au-dessus de cette table de dissection géante. Je suis un

objet tridimensionnel, une anomalie de relief jetée sur une surface qui ne connaît que la longueur et la largeur.

Je fais trois pas en avant. Chaque mouvement exige une décision consciente pour contrer l'inertie du vide. Mon action ne laisse aucune trace permanente ; elle n'est qu'une perturbation passagère dans un système qui tend vers l'équilibre thermique. L'air vibre sous l'effet de la chaleur, créant des mirages à la limite de ma vision, des ondes de distorsion qui miment des collines inexistantes. Mon esprit s'y accroche car ils offrent une promesse de relief dans ce monde qui n'en possède aucun.

Je baisse la tête. Le désert n'est pas un lieu, c'est la preuve géométrique de mon absence. Je ferme les yeux un instant, mais le blanc persiste derrière mes paupières, une nappe uniforme qui attend patiemment que le vecteur que je suis finisse par s'annuler au milieu de nulle part.

# Chapitre 8

## L'Horizon des Événements

La lampe de bureau projette un cône de lumière crue sur les relevés topologiques. Pénombre épaisse ailleurs. Mon pouce frotte machinalement le coin corné du dossier « Mission Planck ». Le papier est granuleux sous le tact. Sur l'écran, les chiffres s'alignent. La densité de l'univers se stabilise à une valeur précise : 1,00. La déviation résiduelle, une marge infinitésimale, clignote comme un rappel de notre finitude. Je m'enfonce dans le cuir du fauteuil. Le ressort émet une plainte métallique sous mon poids.

L'horizon des événements n'est pas une ligne lointaine. C'est une pression atmosphérique ici, dans cette pièce. Je pose ma main à plat sur la table. Ma perception s'arrête exactement là où la lumière cesse de me parvenir. C'est une butée ontologique. Un rempart physique au-delà duquel le verbe « savoir » perd sa substance. Nous occupons le centre d'une sphère de 46 milliards d'années-lumière. C'est une cage dont les barreaux sont forgés par la célérité. Mes yeux fixent le reflet de ma pupille dans la vitre. Ce que je vois est un délai. Une capture d'informations qui définit mon présent. L'horizon délimite le réel. Sans cette coupure, l'esprit se dissoudrait dans une simultanéité insupportable.

Je me lève. Mes articulations produisent un déclic sec. Je marche vers la fenêtre. Le parquet transmet sa morsure à travers mes chaussettes. De l'autre côté du verre, l'obscurité du jardin mime le vide intersidéral. Voici l'antithèse : l'horizon n'est pas une protection, mais une amputation. Si l'univers est plan, comme l'indiquent ces mesures, alors il est infini. Et s'il est infini, la structure globale nous est inaccessible. Non par manque de technologie, mais par la structure même de l'espace-temps.

Le divorce est là. Entre l'expérience — ce bureau, cette odeur de café froid, cette sensation de mon rythme cardiaque — et le réel global. Mathématiquement, l'infini exige ma propre répétition à des distances indicibles. Je serre le rebord de la fenêtre. Le bois froid s'enfonce dans ma paume. Nous vivons dans une province isolée. Une bulle d'univers observable nous fait croire à notre singularité. Pourtant, l'absence de courbure suggère une monotonie éternelle. L'horizon devient cette frontière qui sépare notre récit de la vérité brute : tout ce qui est possible se produit déjà une infinité de fois. Le vertige ne vient pas de l'immensité. Il vient de la certitude logique que ce que je touche ici n'est qu'une occurrence locale. Une structure qui nous ignore totalement. J'aperçois une petite tache de café oubliée sur le vernis, un cercle brun minuscule. Un détail unique, pense-t-on. Mais quelque part, un double ajuste sa position exacte pour contempler la même tache.

Le ventilateur de l'ordinateur accélère sa rotation dans un sifflement aigu. Je me rassois. Le métal du stylo est inerte. Je le fais rouler entre mes doigts. Son poids est équilibré. Mais sa contrepartie mathématique se retrouve nécessairement ailleurs, identique au moindre atome près, dans une autre province de ce plan infini. Si la nappe euclidienne est sans fin, ma solitude n'est qu'une illusion de perspective. Le geste de dévisser le capuchon du stylo n'est pas un acte de volonté unique. C'est une récurrence statistique. Je contemple la plume d'acier. Une goutte d'encre sombre perle à sa pointe. Nous croyons habiter le monde. Nous n'habitons qu'un échantillon.

Je porte le verre à mes lèvres. L'eau est désormais tiède, insipide. Elle coule dans ma gorge avec une réalité brutale. Je sens chaque déglutition. Pourtant, ce corps n'est qu'une province de la structure globale. Au-delà de l'horizon, dans ces zones que l'expansion emporte loin de ma vue, le même processus se déroule dans une indifférence absolue. Je repose le verre. Le tintement cristallin vibre contre les murs puis meurt. L'horizon est un épuisement du signal photonique. Ce que je nomme « l'univers » n'est qu'un périmètre de sécurité sensoriel. Il nous épargne la vision de notre propre multiplicité.

Mes doigts s'écartent sur la surface froide du bureau. La diode bleue du moniteur projette une lueur intermittente sur mes jointures. Présence. Absence. Présence. C'est une pulsation locale. Un événement prisonnier de mes quatre murs. Je me demande combien de versions de ce bureau flottent dans l'immensité euclidienne. Si la planéité est absolue, la probabilité devient une certitude géométrique. Quelque part, un autre homme observe la même diode. Ses doigts sont posés selon le même angle exact sur le bois de chêne.

L'air frais s'engouffre par l'entrebâillement de la fenêtre. Odeur de terre mouillée. Cet « ici » est une cage. Je lève les yeux vers le ciel voilé. L'horizon n'est pas une ligne physique. C'est une défaite de la lumière. Une frontière où l'expansion de l'espace surpasse la vitesse de l'information. Ce qui se trouve au-delà n'est pas simplement lointain. C'est ontologiquement retranché. La science nous a révélé la forme du contenant — ce plan sans courbure — mais cette révélation est notre propre arrêt de mort. L'originalité de mon existence se dissout dans la statistique d'un éternel retour spatial.

Je frotte mes paumes l'une contre l'autre. La chaleur de la friction est le seul rempart immédiat contre le froid logique de cette étendue infinie. L'écran de l'ordinateur se met en veille. La pièce plonge dans une pénombre bleutée. Seul mon souffle, régulier et lourd, témoigne encore d'une présence centrale. Chaque seconde qui passe, la lumière de galaxies lointaines franchit la limite de notre horizon pour ne plus jamais être vue. Une érosion constante de notre patrimoine empirique. Nous restons seuls dans une bulle d'informations qui s'appauvrit. L'horizon n'est pas une découverte. C'est un deuil : le deuil de la totalité, remplacé par l'amertume du fragment. Mes doigts se crispent sur le bord du plateau. Je m'assure que cette minuscule portion d'espace est encore réelle. Pour l'instant.

# Chapitre 9

## La Mécanique de l'Éternel Retour

Le doigt d'Elias effleura la console en verre anthracite. Sous la dalle de quartz, les relevés du satellite Planck s'alignaient avec la régularité d'un verdict :  $0,000 \pm 0,004$ . Ce chiffre agissait sur ses tempes comme une pression physique. Il redressa lentement le buste, sentant ses vertèbres se replacer dans un déclic osseux que le silence de l'observatoire amplifiait.

L'aiguille de la pendule murale sautait d'une seconde à l'autre avec une détermination mécanique. Elias saisit son stylo à plume, le fit rouler entre son pouce et son index. Jusqu'ici, il imaginait l'histoire humaine comme une ligne droite, un sillage unique laissant derrière lui les décombres du passé. Mais la platitude mesurée de l'univers annulait cette courbure salvatrice qui aurait pu clore le système. Si l'espace ne revenait jamais sur lui-même, s'il s'étalait sans fin, alors la flèche du temps n'était qu'une illusion d'optique locale. Le bruit du métal contre le verre produisit un son cristallin, unique en apparence, mais Elias savait désormais que ce choc retentissait déjà à des distances incalculables, produit par un double identique au premier atome près.

Il se leva, les muscles engourdis. Vers la baie vitrée, l'obscurité n'était plus un vide, mais un plein statistique. Il appuya son front contre la vitre, le contact thermiquement inerte provoquant une légère brûlure sur sa peau. Une tache de café séchée sur le rebord du cadre attira son regard — un détail trivial, une scorie de sa propre négligence qui aurait dû prouver son existence singulière. Pourtant, dans cette nappe infinie, même cette tache n'était qu'un motif répété. L'unicité de son geste se dissolvait dans la certitude mathématique de sa saturation.

Le bourdonnement sourd de la ventilation n'était plus le bruit d'une machine, mais celui d'un moteur de probabilités tournant à vide. Il n'y avait plus de "demain" ; il n'y avait que l'occurrence suivante d'un motif déjà épuisé. Sa main glissa le long du cadre métallique, cherchant une aspérité, mais ne rencontrant que la perfection désolante de la géométrie plane. Chaque battement de son cœur n'était plus une avancée vers la fin, mais une coordonnée supplémentaire sur une carte sans bords.

Il revint vers la table de travail. Il fixa le curseur qui clignotait sur l'écran, une barre blanche sur fond noir apparaissant et disparaissant avec une opiniâtreté dénuée de sens. À chaque battement de la lumière, il se demandait si l'autre, situé à une distance de Hubble insondable, venait de cligner des paupières au même instant exact. Il prit le coupe-papier, sentant le froid de l'acier contre sa peau, et en fit jouer la pointe contre l'ongle de son pouce. La piqûre précise était la seule chose qui semblait encore lui appartenir, avant que la logique ne vienne lui rappeler que cette douleur aussi était une nécessité de distribution.

Elias observa une particule de poussière dériver dans le cône de lumière de sa lampe. Elle flottait, suspendue par des courants d'air invisibles. Il tendit la main, déviant sa trajectoire d'un simple mouvement de manche. Un acte de volonté, pensait-il. Mais la marge d'erreur de 0,4 % pointait vers le zéro absolu de la courbure, transformant son cerveau en un agencement fini de synapses dont les combinaisons finissaient inévitablement par se saturer.

Il s'arrêta devant le miroir du vestibule. Le cadre en bois doré semblait contenir non pas son reflet, mais une ouverture sur une autre cellule. Il fixa ses propres yeux, cherchant une déviation, une faille dans la grille. Ses pupilles se rétractèrent sous l'ampoule avec une régularité de métronome. Il n'y avait aucun secret derrière la rétine, seulement la transmission fidèle d'une image déjà archivée. Il ne marchait pas vers l'avenir ; il arpentait la surface d'un disque dont le sillon revenait sans cesse au point de départ.

Sa main s'avança vers le miroir. Ses doigts rencontrèrent le verre au moment précis où ceux de son double faisaient de même. Le choc fut silencieux. À cet instant, il comprit que la liberté n'était que le nom que l'on donnait à l'ignorance des conditions initiales. Elias ferma les yeux, mais le vertige persista. Il n'était plus un homme, il était une occurrence.

Dans le couloir, le téléphone se mit à sonner. Elias ne sursauta pas. Il savait déjà exactement qui était à l'appareil et chaque mot qui allait être prononcé.

# Chapitre 10

## Le Verdict de Planck

La lumière bleue du moniteur sature la rétine de Karl. Il cligne des yeux, sentant la sécheresse de ses cornées, puis ajuste sa monture d'écaille qui glisse sur l'arête de son nez. Sur l'écran, les données brutes du satellite Planck s'alignent en colonnes rigoureuses, une procession de chiffres qui ne tolèrent aucune ponctuation émotionnelle. Le ventilateur de l'unité centrale émet un sifflement continu, une note basse qui vibre jusque dans ses phalanges posées sur le bord du bureau en chêne. Il observe la carte du fond diffus cosmologique, cette tapisserie de taches orangées et bleues, relique thermique d'un temps où l'univers n'était qu'une soupe de plasma opaque. Son doigt trace lentement une ligne imaginaire sur le verre froid de la dalle.

Cette régularité est le premier pilier de sa certitude. La mesure de la densité de l'univers, notée par la lettre grecque Omega, s'approche de l'unité avec une précision qui frise l'indécence statistique. L'astrophysicien déplace son curseur, ouvrant un second onglet où s'affiche l'écart statistique : une marge infime de 0,4 %. Ce chiffre est une ancre. Il signifie que l'espace ne se courbe pas sur lui-même comme une sphère claustrophobe, mais s'étend selon une géométrie euclidienne parfaite. C'est la thèse de la stabilité. Un cosmos sans courbure est un univers prévisible, une cathédrale de marbre dont les lois ne varient pas d'un transept à l'autre. Il prend une gorgée de café tiède, l'amertume du grain brûlé tapissant sa langue. Pour lui, cette absence de relief est une preuve de salut. Si le monde est plan, il est un foyer ordonné où la causalité règne sans partage sur le chaos des origines.

Pourtant, le silence de la pièce devient pesant. Karl se lève, l'assise de son fauteuil grinçant sous le changement de pression. Il s'approche de la fenêtre. Si la planéité est absolue, si la courbure est nulle, alors l'extension ne peut être qu'infinie. La logique

s'impose à lui avec la froideur d'un couperet : dans un plan infini, la matière, bien que finie dans ses combinaisons, finit par se répéter nécessairement. L'exceptionnalité de cet instant, de ce geste précis où il remonte ses lunettes, se dissout dans la statistique pure. Quelque part, à une distance que le langage peine à nommer, un autre homme est assis devant un écran identique, dans un bureau saturé du même bourdonnement, analysant la même carte avec le même sentiment d'oppression.

Il pose la main sur le radiateur tiède. Il cherche un contact concret pour ancrer son esprit qui vacille. Il remarque une petite tache de graisse sur sa manche de chemise, un détail humain dérisoire qui lui semble être la dernière frontière de son identité. Mais les données de Planck ne sont plus une carte de la création ; elles sont l'acte de décès de l'individu. Dans cette immensité mathématique, l'être humain n'est pas une singularité miraculeuse, mais une itération parmi d'autres. Une simple occurrence dans un catalogue sans fin de probabilités réalisées. La stabilité tant vantée par la physique classique se transforme sous ses yeux en une prison de miroirs où l'image de l'homme se perd dans une galerie de reflets identiques.

Il retourne à sa table de travail. Ses doigts rencontrent un crayon de bois. Il appuie la pointe sur une feuille blanche jusqu'à ce que la mine se brise dans un craquement sec. Le graphite s'écrase, laissant une tache noire et dense. Ce point final ne conclut rien. Il n'est que le début d'une répétition mécanique. Il n'est plus "Karl", le chercheur unique ; il est un algorithme de carbone dont la probabilité d'existence vient de passer de l'unique à l'inévitable. La rareté de sa conscience est une erreur de perspective. Elle s'efface devant la géométrie globale du Grand Tout.

Le Verdict est tombé. On ne meurt pas par manque d'air, mais par excès de certitude. Karl saisit sa veste, son doigt s'attardant sur l'interrupteur. Il sent le grain du plastique sous sa peau, une sensation qu'une infinité de doubles ressentent exactement au même instant. Il appuie. L'obscurité totale envahit le bureau, ne laissant subsister que les diodes de veille, ces petits yeux rouges et fixes qui surveillent la fin d'une illusion vieille comme l'espèce. Il sort dans le couloir, le bruit de ses pas s'éloignant vers

l'ascenseur, tandis que derrière lui, les serveurs continuent de mouliner l'infini.

La page n'a pas de bord. La phrase n'aura pas de fin.

# Chapitre 11

## L'Illusion du Centre

Je pose ma paume à plat sur le bureau. Le grain du chêne est froid, une surface rugueuse opposant une résistance immédiate. Mes doigts suivent une veine sombre, une irrégularité millimétrée. C'est ici que naît la première certitude. Ma main est le point zéro. Chaque sensation, de la pression du pouce à la fraîcheur du vernis, confirme que je suis le centre d'une sphère de perception. Je sens le battement de mon sang dans mes phalanges. Ce rythme interne semble commander la cadence du monde, simplement parce qu'il est le seul mesurable avec une telle proximité. À la fenêtre, le verre sépare l'air chauffé de la pièce du vide nocturne.

Mes yeux s'arrêtent sur une étoile. Ce photon qui meurt sur ma rétine a voyagé pendant des siècles pour aboutir dans le tunnel de ma pupille. Cette convergence nourrit l'ego : l'univers semble s'être organisé pour que cette particule achève sa course dans mon regard. La thèse de l'observation est une ivresse. Je tourne les pages du rapport technique. Le papier froissé déchire le silence. Les résultats de la mission Planck s'alignent, implacables. La courbure mesurée est de 0,004. Une planéité presque absolue.

Je saisis un stylo. Le plastique est lisse. Si l'univers est euclidien, alors il est illimité. Cette déduction agit comme un acide. Dans un plan sans bord, chaque coordonnée est rigoureusement identique à n'importe quelle autre. Je déplace mon siège ; le grincement du métal résonne avec une netteté brutale. Ce bruit ne m'appartient déjà plus. Dans l'isotropie parfaite décrite par ces données, ce geste, cette pensée, cette pièce même, ne sont que des itérations statistiques répétées à perte de vue. Mon « ici » n'a plus de privilège. La sensation de ma main change de nature : elle n'est plus l'ancrage du réel, mais une simple fluctuation locale dans une trame sans fin. La

coordonnée se dissout. Je regarde mes jointures blanchir. Le vertige ne vient pas de la hauteur, mais de l'équivalence.

Je frotte la feuille entre le pouce et le majeur. Ce froissement est une donnée locale. Il naît et meurt ici. Pourtant, si j'accepte cette géométrie, ce même son se produit en cet instant exact dans une infinité d'autres bureaux, sous les doigts d'une infinité d'autres versions de moi-même. La répétition n'est pas une hypothèse, c'est une nécessité mécanique du plan. J'ajuste la lampe. Le métal résiste, puis cède. Le cône jaune bascule, révélant une fine couche de poussière. Chaque grain est un témoin. Dans un univers courbe, fermé, cet éclat serait une pièce d'un puzzle fini. Mais la marge d'erreur de 0,004 ne laisse aucun réconfort. L'espace s'étend, indifférent. Si je déplace cette lampe, je ne change rien à la structure du réel. Le mouvement est une illusion de changement au sein d'une immuabilité statistique.

Ma gorge est sèche. J'avale ma salive, un réflexe qui fait tressauter ma pomme d'Adam. Le craquement interne de mes oreilles me rappelle ma finitude biologique. C'est le paradoxe : je ressens mon corps comme une singularité absolue alors que ma raison démontre son industrialisation cosmique. Je prends mon verre d'eau. La surface oscille en cercles concentriques. Je suis cette crête éphémère où les ondes se rencontrent. Un sommet de pression qui se croit spécial parce qu'il est le point de convergence de ses propres sens.

Le silence devient matériel. Si l'univers est plat, cette pièce n'est pas un lieu, c'est un échantillon. Je pose le verre. Le choc produit un son mat qui s'enfonce dans le sol. Je ferme les yeux pour visualiser cette grille. Dans mon esprit, les murs s'effacent au profit de vecteurs noirs s'étirant sans jamais revenir sur eux-mêmes. Il n'y a pas de centre sur une feuille dépourvue de bords. Mon sentiment d'exister n'est qu'un biais cognitif lié à la portée limitée de mes yeux. Chaque inspiration n'est qu'une pulsation locale dans un champ de matière sans bord, une itération parmi des milliards d'autres, se produisant simultanément sur le grand plateau d'échecs de l'Être.

J'appuie mon ongle sur le bois jusqu'à ce qu'il blanchisse. Cette résistance m'offre un mensonge : celui de la solidité d'un lieu unique. Mon cerveau traite cette pression comme un événement absolu. Pourtant, l'absence de courbure transforme ce geste en échantillonnage. À des distances que l'esprit ne peut concevoir sans se briser, une autre version de ce doigt existe. L'unique est mort sous le nombre. Je redresse mon buste. Le cuir gémit. Je sens le poids de mes vertèbres s'aligner. C'est une sensation de verticalité, un axe projeté comme si j'étais le centre d'une sphère personnelle. Mais dans l'homothétie géante du réel, il n'y a ni haut, ni bas. Mon ego cherche une asymétrie, un défaut dans le cristal de l'espace pour dire : « Ceci est le milieu. » Rien ne vient.

Une mèche de cheveux glisse sur mon front. Je ne la repousse pas. Je laisse ce fin filament contre ma peau devenir l'objet principal de ma conscience. C'est un détail dérisoire, mais vrai. Dans un univers fermé, cette mèche ferait partie d'une boucle. Ici, elle n'est qu'un pixel. Le froid mord mes chevilles là où le pantalon remonte. La chair se contracte. Ce frisson est une alerte envoyée par un organisme qui refuse de se dissoudre. Je respire lentement. L'air entre, frais, mélange d'azote et d'oxygène déjà respiré par des milliards d'autres poitrines. Chaque molécule est un passager permanent d'une prison sans murs. La lampe brille toujours. Sa lumière s'échappe en ligne droite, éternellement, perdue dans une planéité qui n'offre aucun miroir, aucun retour à soi.

Je déplace mon index sur le bord du buvard. Dans un espace invariant, la distance entre ma main et le verre est une valeur nulle. Je n'ai rien parcouru. La condensation sur le verre est froide. L'eau tremble. Une poussière danse dans le cône de lumière, portée par des courants thermiques. Je retiens mon souffle. Sa dérive brownienne semble libre, mais cette liberté est une illusion d'échelle. Dans la neutralité géométrique globale, cette poussière est ancrée. Je tends la paume. Le contact est inexistant, mais je vois le grain se stabiliser sur une ligne de ma peau. Mon corps devient un paysage interchangeable.

Le verdict de Planck est un couperet. Si je marchais droit devant moi, je m'enfoncerais dans une répétition éternelle de vide, sans jamais rencontrer la courbure qui ramène chez soi. L'infini n'est pas une extension, c'est une dilution. Une goutte d'eau s'échappe du verre et glisse sur le buvard en une tache sombre. Elle s'étend uniformément, conquérant les fibres avec une indifférence mathématique. Je pose mon pouce sur la zone humide. Le froid est immédiat. C'est un point de contact, mais dans l'isotropie du Tout, cette rencontre est dépourvue de sens. Mon pouce pourrait être n'importe quelle autre pression. Mon pouls bat à soixante-douze pulsations par minute. C'est le métronome de mon ego, l'horloge tentant de séquencer l'illimité en tranches digestes. Mais chaque battement me propulse plus loin dans une immobilité spatiale. Je n'avance pas dans le temps ; je subis la simultanéité d'un univers où tout ce qui peut être est déjà là.

Je m'approche de la fenêtre. Le plancher gémit. Je pose mon front contre la vitre glacée. Dehors, les réverbères projettent des halos identiques sur le bitume. Cette répétition urbaine est la métonymie de l'espace global. Je ne suis pas un individu observant une scène singulière ; je suis une configuration atomique dont il existe une infinité de répliques en train d'accomplir ce geste exact. Cette pensée ne provoque aucune terreur, seulement une lassitude logique. Le « je » s'évapore. La buée de ma respiration trouble le verre, ramenant mon horizon à quelques millimètres.

Je dessine un sillage dans la brume. Mon doigt s'engourdit. Le sillon révèle une fraction de rue où l'humidité brille. Une goutte entame une descente verticale, imperturbable. Sa chute est d'une rectitude euclidienne. Si l'espace possédait la moindre rondeur, ce sillon finirait par me frapper la nuque. Mais les données sont formelles. L'univers est plat. Il s'étend comme ce plancher, une surface où chaque pas m'éloigne d'un point sans jamais me rapprocher d'un autre. Je retire ma main. La peau est fripée.

Dans cet univers sans bord, le concept même de centre est une aberration. Je me tiens debout, convaincu d'être le pivot, mais cette conviction est une erreur d'optique.

Chaque interstice entre mes molécules est, avec une égale légitimité, le centre de tout. La structure n'a pas de foyer. Je traverse la pièce. Mes doigts effleurent les reliures des livres. Si le plan est sans limites, alors ce geste se répète à des distances qui échappent à toute nomenclature. Je repose le volume. Le bruit est absorbé par les rideaux. L'écho s'éteint, me laissant face à cette isotropie dévastatrice où chaque « ici » est irrémédiablement un « ailleurs ».

Je m'assois une dernière fois. Le cuir du siège cède. Je pose mes mains à plat, paumes vers le haut, pour peser le poids de l'air. La poussière a disparu. Le centre s'est dissous. La solitude n'est pas l'isolement, c'est la perte de l'exception. L'horizon n'est pas une fin, c'est une répétition. Et c'est là que l'acte singulier devient impossible. Tout est déjà écrit, partout, pour toujours.

# Chapitre 12

## La Dilution de l'Ego

La main d'Elias restait suspendue au-dessus du clavier. L'index, immobile. La lumière bleue du moniteur projetait sur ses jointures une teinte blafarde, soulignant le grain de sa peau. Dans le silence du laboratoire, le ronronnement des ventilateurs montait en une fréquence monotone. Un bourdonnement sec. Elias fixa le curseur qui battait la mesure, métronome électronique ignorant la pesanteur de l'instant. Sur l'écran, les relevés du satellite Planck s'alignaient en colonnes de chiffres bruts. La marge d'erreur, obstinément fixée à 0,4 %, agissait comme un couperet.

Il abaissa le doigt. Le clic mécanique résonna contre les parois de verre.

Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe, mourant dans le col de sa chemise. Les graphiques se mirent à jour. Ils traçaient une ligne d'une horizontalité absolue. Une trajectoire qui refusait de s'infléchir. L'univers n'était pas une sphère protectrice, un ventre clos où la conscience pourrait trouver un centre. Il se déployait comme un plan euclidien, morne, une nappe de grisaille mathématique s'étendant sans fin. Elias porta sa tasse à ses lèvres. Le café était froid. Une amertume huileuse lui tapissa la langue.

Cette linéarité n'était pas qu'une mesure topologique. Elle marquait l'effondrement de sa propre rareté. Si l'espace ne se courbait jamais, alors la répétition devenait une certitude. Elias regarda sa main, celle qui tenait la céramique blanche. Il éprouva une nausée géométrique. Quelque part, à une distance de  $10^{115}$  mètres, une configuration atomique indiscernable de la sienne effectuait le même geste. Il n'était plus une singularité irréductible, mais une occurrence locale au sein d'une série de redondances.

Il se leva. Ses muscles protestèrent. Il s'approcha de la baie vitrée qui donnait sur le parking désert. Le gravier brillait sous les lampadaires. Chaque caillou projetait une ombre nette. Il posa son front contre la vitre froide. Ce contact n'était qu'un transfert thermique, une agitation moléculaire que les équations décrivaient avec une précision dévastatrice. Le monde extérieur, avec ses voitures alignées, lui parut soudain bidimensionnel. Une pellicule fine posée sur un abîme.

Chaque battement de son cœur, perçu avec une acuité douloureuse, n'était qu'un signal parmi d'autres. Elias ferma les yeux. Les chiffres continuaient de défiler derrière ses paupières. La conscience ne projetait plus qu'une lueur vacillante sur une étendue où tout ce qui est possible s'est déjà produit. Il resta ainsi, le corps tendu, écoutant le craquement du bâtiment qui travaillait sous l'effet du refroidissement nocturne. Ses doigts, crispés sur le rebord de métal, cherchaient une aspérité. Un désordre.

La buée de son souffle vint mourir contre la paroi, créant un halo opaque. Elias observa la tache se résorber par les bords. Il tendit l'index et traça une ligne droite dans l'humidité résiduelle. Le contact était rugueux, presque abrasif à cause de la poussière. Le geste ne produisit aucune épiphanie. La ligne était parallèle au cadre métallique. Une itération de plus. Dans un univers dont la courbure est nulle, la droite n'est pas un chemin, c'est une condamnation.

Il s'écarta de la vitre. Chaque froissement de sa chemise lui semblait désormais dépourvu de substance. Si l'espace était plat, alors ce bureau n'était pas un lieu unique. À une distance indicible, une autre version de cette pièce existait, atome pour atome. Il se rassit lourdement. Le cuir synthétique grinça. Autrefois, ce son l'aurait ancré dans la réalité. Désormais, ce n'était qu'une onde sonore parmi des répliques innombrables.

Ses yeux se fixèrent sur le curseur. Un battement régulier. Implacable. Il posa ses

mains à plat sur le mélaminé. Il n'y avait plus de "ici" ni de "maintenant". L'infini euclidien diluait la localité. Il imaginait l'univers comme des feuilles de papier empilées, s'étendant sans jamais boucler la boucle. L'unicité de son moi se dévidait. Chaque pensée qu'il formulait n'était plus l'expression d'un libre arbitre, mais l'exécution d'une séquence statistique inévitable.

Il ramassa un stylo à bille. Il fit jouer le ressort. \*Clic. Clic.\* Le petit choc résonnait dans sa cage thoracique. Cet objet banal existait en une multitude d'exemplaires dans cette étendue plane. Elias n'était plus un astrophysicien observant le monde ; il était un échantillon prélevé dans un réservoir de possibilités épuisées. Sous ses paupières, les phosphènes dessinaient des réseaux de lignes fuyantes. La conscience n'était qu'un accident de surface.

Elias rouvrit les yeux. La lumière crue du néon heurta ses pupilles. Sur le bureau, un verre d'eau portait la marque de ses lèvres, une fine pellicule de sébum sur le rebord. Il fixa la surface immobile du liquide. Le ménisque, cette légère courbure de l'eau défiant la gravité, lui parut être une insulte à la topologie globale. Là, dans ce périmètre de quelques centimètres, la matière acceptait de s'infléchir. Mais au-delà, dans l'immensité que les données de Planck figeaient, cette courbure n'était qu'une irrégularité sans portée. Il sentit la rugosité de la condensation sous sa pulpe.

Il but une gorgée. L'eau glissa sur sa langue. Une fraîcheur neutre. Chaque déglutition constituait un événement localisé. Pourtant, cette soif étanchée n'était qu'un écho. À une distance hors de portée, un autre homme, possédant la même cicatrice sur l'index, effectuait le même mouvement de gorge. Pas de soif originale. Il reposa le verre. Le choc produisit un son sec qui s'éteignit aussitôt. Elias suivit du regard une poussière qui dansait dans le cône de lumière. Elle dérivait, soumise aux courants d'air de la climatisation.

Il se leva. Le poids de son corps lui rappela la persistance de la gravité. Mais que valait cette force face à l'indifférence d'un plan sans limites ? Il fit trois pas vers la

fenêtre. Ses tendons s'étiraient sous la peau. Une machinerie complexe qui s'échinait à maintenir une identité physique. À travers la vitre, la ville s'étalait. Pour lui, ce n'était plus une cité, mais un motif répétitif. Il posa son front contre le verre. Le transfert thermique lui apparut comme la seule réalité tangible. Il n'était plus l'observateur, mais une coordonnée s'ignorant elle-même.

Elias desserra l'étreinte de ses doigts. Une ligne rouge s'imprima dans sa chair avant de s'estomper. Il observa ce reflux de couleur avec une attention de clinicien. Le sang circulait. "Je suis ici", se dit-il. Son souffle marqua le verre d'une buée ténue. Un voile. C'était l'acte créateur de la conscience : instaurer une dissymétrie là où la physique ne voyait qu'un équilibre.

Il fixa un point lumineux au loin. Un chantier. Un gyrophare écarlate battait la mesure. Ce signal froid semblait lui répondre. Mais Elias savait que ce lien n'était qu'une projection. Sa main glissa le long du montant, rencontrant une écaille de peinture. Il gratta doucement. Le son résonna comme un séisme miniature. Ce bruit était sien. La thèse de l'irréductibilité : cette petite douleur ne pouvait appartenir à personne d'autre.

Pourtant, les angles droits du plafond rappelaient la dictature d'Euclide. Si l'univers était plat, l'infini n'était pas un concept, mais une fatalité spatiale. Toute combinaison finie de particules doit se répéter. Pas une fois. Une multitude de fois. L'antithèse s'imposa. Ce grattement de peinture était effectué par un autre Elias, sur une fenêtre similaire. Il n'était pas un individu, il était une fréquence.

Un frisson parcourit ses épaules. Il croisa les bras pour se rassembler. Les fibres de son pull en laine grattaient sa peau. Cette sensation était concrète. Il se concentra sur cette rugosité, sur l'odeur de lessive, tentant de se stabiliser. Il fit un pas en arrière. Son talon heurta le pied de sa chaise. Le tintement fut clair. Elias ferma les yeux, cherchant l'onde de choc dans son oreille interne. Mais le noir était peuplé de motifs qu'il ne pouvait s'empêcher d'organiser.

Il regarda ses mains. Elles tremblaient. Ce n'était pas de la peur, mais une instabilité ontologique. Si le "moi" était partout, il n'était nulle part. Il s'assit. Le cuir soupira. Il fixa le verre d'eau. Une bulle d'air minuscule s'était formée contre la paroi.

Immobile. Il approcha son visage, observant la déformation de son image à travers la courbure du liquide. Son nez paraissait immense. Dans cette distorsion, il trouva un répit : ici, la lumière ne voyageait pas en ligne droite. L'espace semblait s'être plié à son regard.

Il écarta les doigts sur le bureau. Le contact était sec. Son index suivit une rayure de quelques millimètres. Il répéta le mouvement, cherchant l'aspérité, ce minuscule défaut qui aurait dû attester d'un hasard unique. Mais le verdict cosmique rendait ce geste dérisoire. Il imaginait la multitude de mains semblables, glissant au même instant sur des rayures identiques. Le silence de la chambre était une superposition de milliards de silences synchrones.

Il ramassa le stylo. Le corps translucide laissait voir l'encre sombre. Elias le fit tourner entre son pouce et son majeur. \*Clic.\* Le ressort opposait une résistance familière. Il appuya la pointe sur une feuille blanche. Il traça un simple point. Une tache noire. Il fixa ce point jusqu'à ce que sa vision se trouble, espérant y déceler un centre de gravité propre. Mais le point restait une donnée topologique. Une récurrence sur une carte sans fin.

Un courant d'air lui frôla la nuque. Il observa la chair de poule sur son avant-bras. Sa peau n'était qu'une interface poreuse. Son cœur comptait les secondes comme un métronome réglé sur l'éternité. Cette pulsation était-elle la sienne ? Il se leva. Ses genoux craquèrent. Il s'arrêta devant un volume relié de cuir. En serrant l'ouvrage, il sentit la rigidité de la couverture. Si l'espace était courbe, cet univers serait un retour vers soi. Mais le plan interdisait le retour. Il n'y avait que la fuite. Il fixa une poussière dans un rai de lumière. Elle flottait, soumise à sa propre respiration. Une poussière parmi des milliards. Il serra les poings, enfonçant ses ongles dans sa chair.

Une douleur brève. La seule frontière encore tangible.

Le sang reflua. Elias observa l'élasticité de sa peau. Ce corps possédait une autonomie qui ne lui demandait aucun avis. Il fit un pas vers le miroir. Le plancher émit un craquement sourd. Il s'immobilisa. Son visage lui apparut comme une configuration familière de traits et de pores. Il approcha son index du verre. Le contact fut sec. À cet instant, sa singularité semblait s'imposer. Il sentait le froid. Pourtant, la logique s'insinuait déjà. Dans une étendue plane, cette boîte de chair n'était qu'une disposition statistique.

Il inclina la tête. Chaque micromouvement était une coordonnée dans un système qui ne se refermait jamais. Dans un univers sphérique, sa trajectoire validerait l'unité. Ici, il n'était qu'une fluctuation thermique dont les paramètres se répétaient nécessairement. Il n'était pas un individu devant un miroir ; il était l'une des versions innombrables d'un motif effectuant le même geste.

Il ouvrit le robinet. L'eau jaillit en un jet turbulent. Il plongea ses mains dans le flux, sentant le froid engourdir ses articulations. Il s'aspergea le visage. Les gouttes coulèrent le long de son cou. L'humidité collait sa peau au tissu. Il resta là, tête basse, regardant l'eau s'évacuer par le siphon. Ce mouvement centripète lui semblait être la seule métaphore honnête. Sa conscience n'était qu'un remous temporaire dans un flux infini. Il ferma les yeux. Derrière ses paupières, il imaginait la grille infinie des coordonnées, un quadrillage où chaque "lui" n'était qu'une variable répétée jusqu'à l'absurde.

Ses phalanges se desserrèrent. Il tendit la main vers la serviette. Le tissu était rêche. Il ramena l'étoffe vers son visage. L'odeur de lavande synthétique envahit ses narines. Ce confort domestique se heurta aussitôt à sa réflexion. Cette sensation de familiarité n'était qu'un signal bioélectrique. Il tamponna ses joues. Chaque pression modifiait son reflet. À une distance vertigineuse, une autre version de lui-même ressentait la même irritation sur la pommette droite.

Il reposa la serviette. L'anneau tinta contre la paroi. Un son clair qui mourut instantanément. Il se redressa. Ses yeux se fixèrent sur un carreau de faïence. Il y avait une fissure minuscule. Un trait sombre déviant de la ligne droite du joint. Il s'approcha. Son souffle ternit la surface. Cette imperfection lui apparut comme un dernier rempart. Mais la logique était implacable. Dans un plan infini, le défaut est un standard. L'anomalie n'est qu'une fréquence. Il suivit la fissure du bout de l'ongle. Une sensation nette. Mais elle ne pesait rien face à la structure de l'Être.

Ses pieds nus rencontrèrent le carrelage froid. Un choc précis. Il resta immobile, bras ballants. Cette pesanteur n'était plus un ancrage, mais une simple courbure locale dans un espace qui en était dépourvu. Il déplaça son poids. Un craquement organique souligna la fragilité de sa structure face aux angles droits.

Il pressa l'interrupteur. Le clic coupa le flux de photons. L'obscurité ne fut pas totale. Une lueur résiduelle filtrait sous la porte. Il resta là, écoutant le sifflement de ses acouphènes. Ce bourdonnement était le dernier refuge de son intériorité. Mais l'image de la linéarité cosmique revenait. Dans un univers fermé, ses pensées auraient fait le tour de la création. Ici, elles n'étaient que des vecteurs s'éloignant sans jamais revenir.

Il fit un pas dans le noir. Sa main rencontra le chambranle. Le bois peint était un peu gras sous la pulpe de l'index. Il tourna le loquet avec une lenteur extrême. Il sortit dans le couloir. L'air y était plus sec. Le bois grinça sous son pas. Un gémissement familier. À présent, ce son n'était qu'une onde se propageant dans un fluide, identique à celle produite par son double au-delà de l'horizon. Il s'arrêta dans l'ombre du salon. Il n'était plus un acteur, mais une occurrence. Son ego n'était qu'une fine pellicule s'étirant jusqu'à la transparence. Sa main se crispa sur la poignée, cherchant dans la douleur du métal une preuve d'irréductibilité.

Il relâcha la pression. L'empreinte de la poignée restait gravée en creux dans sa chair.

Une marque rouge qui s'effaçait déjà. Il ne possédait pas son geste. Il ne faisait que l'exécuter dans une chambre d'écho. Il avança vers la fenêtre du salon. Ses pieds quittèrent la tiédeur du bois pour la rudesse d'un tapis. Les fibres piquèrent sa plante de pied. Chaque sensation était une tentative désespérée d'affirmer sa singularité. Mais la logique agissait comme un acide.

Il atteignit la vitre. Le verre était une barrière invisible. Il posa le front contre la surface glacée. Le choc fut immédiat. Sa peau se contracta. Dehors, les lumières de la ville scintillaient. Il ne voyait pas des vies, mais des photons voyageant sans jamais converger. Dans cette linéarité absolue, la lumière fuyait à jamais. Il ouvrit la bouche. Un voile de buée apparut. Il regarda les gouttes s'agréger puis couler. Un petit ruisseau vertical. Il suivit la trajectoire de la goutte avec une concentration maniaque. Elle bifurqua, hésita, puis reprit sa course. Ce mouvement n'était que le résultat d'équations déclinées sur un plan sans fin.

Il s'assit sur le bord du canapé. Le cuir émit un soupir. Il posa ses mains sur ses genoux. Il était là, un agencement de carbone et d'eau qui refusait d'admettre sa redondance. La thèse de son ego luttait contre la topographie. Il ferma les poings, enfonçant ses ongles dans ses paumes jusqu'à ce que la douleur devienne une pulsation rythmée. Il voulait que cette douleur soit le point zéro de l'univers. Mais le point zéro n'existe pas sur une nappe infinie. Chaque point est le centre, ce qui signifie qu'aucun ne l'est.

Il observa les quatre croissants rouges gravés dans son derme. Le sang chassait la pâleur, mais cette chaleur lui parut étrangère. Il frotta ses mains l'une contre l'autre. Un bruit de parchemin. S'il était courbé, il aurait pu être un chef-d'œuvre. Dans l'infini euclidien, il n'était qu'un bégaiement.

Son regard se fixa sur la diode rouge du téléviseur. Une ponctuation artificielle. Combien de versions de lui-même observaient une diode identique à cet instant ? La statistique devenait une foule invisible de doubles qui annulaient son identité. Il se

leva. Un clic sec dans sa hanche. Sa marche n'était qu'une translation sans importance.

Il s'arrêta au milieu de la pièce. Il essaya d'isoler une pensée qui puisse être purement sienne. Mais tout était déjà formaté par les structures neuronales, par la géométrie même de l'espace. L'idée de son unicité s'évaporait. Il n'était pas un individu, il était une instance de calcul. La conscience n'était qu'une fluctuation locale dont la probabilité d'occurrence était de un sur l'infini. Autant dire zéro.

Le silence devint une pression contre ses tympans. Il tendit la main vers l'interrupteur. Ses doigts effleurèrent le plastique. Il hésita. S'il éteignait la dernière lueur, resterait-il quelque chose ? Il appuya. L'obscurité fut totale. Il resta debout, immobile. Il n'y avait plus de haut, plus de bas. Juste l'attente de la prochaine itération d'un monde qui n'avait plus besoin de lui. Le chapitre se fermait sur une page blanche, multipliée sans fin.

# Chapitre 13

## La Géométrie de l'Insignifiance

Le graphite crisse sur le vélin. C'est un son sec, presque minéral, qui déchire le silence de la pièce. Sous l'index, la pression reste constante, calculée pour que la ligne ne dévie pas. La mine de plomb laisse derrière elle une cicatrice d'une précision chirurgicale, séparant le blanc de la page en deux hémisphères égaux. Ce geste, répété mille fois, n'est pas une recherche esthétique. C'est une nécessité. Chaque angle droit tracé sur ce papier renforce un échafaudage intérieur contre le chaos du dehors. La main tremble, mais la règle en acier contient la défaillance de la chair. Elle impose la rectitude là où la biologie ne connaît que la courbe et l'incertain.

L'œil suit la progression du trait avec une vigilance maniaque. On se surprend à penser que la raison n'est qu'une succession de segments, un réseau de galeries creusées dans le vide selon des plans préétablis. Sans la contrainte du métal, sans cette limite, l'être ne se déploierait pas ; il se répandrait comme une tache. La structure devient ici la seule condition de la conscience.

Un rayon de soleil hivernal frappe la table. La poussière y danse, révélant la profondeur de l'air, mais l'attention reste fixée sur la surface absolue de la feuille. On imagine la trajectoire d'un point se déplaçant à l'infini, sans jamais courber l'échine devant une quelconque gravité. Le carré, le triangle, le cercle ne sont pas des inventions, mais des organes de perception. Nous voyons le monde à travers le prisme de la géométrie parce que notre esprit est lui-même une figure fermée, un polygone de logique dont nous tentons d'élargir les parois.

Le doigt effleure la ligne. La pulpe rencontre le relief infime du dépôt de carbone. C'est une frontière tangible. Pourtant, au moment même où la forme s'achève, une

question s'insinue, aussi tranchante que le biseau de la règle. Si notre liberté n'est qu'une déambulation dans un labyrinthe de formes parfaites, que reste-t-il de l'imprévisible ? La géométrie protège, mais elle agit aussi comme une camisole de force. Chaque parallèle est une promesse d'isolement. On repose le crayon. Le bruit sourd du bois sur le chêne résonne comme un verdict. L'ordre est là, impeccable et mortifère.

Les phalanges se refroidissent au contact de l'acier. On déplace l'instrument de quelques millimètres, un glissement feutré qui produit un sifflement semblable au froissement d'une aile d'insecte. À cet instant, la conscience s'identifie à l'outil. Elle rejette tout ce qui, dans le corps, appartient au mou et au périssable. On ne cherche pas à dessiner, mais à soumettre la blancheur indéterminée de la page à la dictature de la mesure.

Le regard plonge dans la fibre. La lumière rasante révèle un paysage de cratères et de pics qui dément la pureté du concept. C'est ici que loge l'angoisse : dans cet écart entre la perfection de la ligne pensée et la rugosité de la ligne tracée. On ajuste la prise sur le porte-mine jusqu'à ce que la peau blanchisse. Cette tension musculaire répond à une certitude glacée. Le satellite Planck a rendu son verdict : l'espace est d'une planéité sans recours, une feuille infinie où la lumière voyage sans jamais espérer revenir à son point de départ.

Un léger craquement. Un fragment de graphite se détache, minuscule désobéissance de la matière qui souille la zone vierge. On l'observe, fasciné par cet accident. Pourtant, la logique reprend ses droits. Dans un univers sans courbure, l'exceptionnalité s'annule par la répétition. Chaque trait de crayon, chaque battement de paupière se répète à l'identique dans une province lointaine de l'espace. L'instant n'est plus unique ; il n'est qu'une occurrence statistique.

L'air s'est densifié, chargé d'une odeur de vieux papier et d'ozone. On se redresse, les vertèbres craquant sous la pesanteur. Le réseau de lignes sature la page. C'est un

labyrinthe sans centre qui ne mène nulle part, sinon à la confirmation de sa propre finitude. L'ordre imposé ici reflète l'horizontalité universelle : une organisation parfaite de l'insignifiance.

On saisit le compas. La molette centrale résiste, craque, libère une fine poussière métallique. La pointe sèche s'ancre au centre de la feuille, ouvrant un minuscule cratère dans les fibres de cellulose. C'est l'unique relief autorisé. On appuie, le poignet souple, tandis que la mine trace le périmètre du domaine. Le chuintement de la soie déchirée s'arrête net. On retire la pointe. Le trou demeure, une absence de matière qui ne se rebouche pas. C'est l'anomalie. Autour, tout n'est qu'extension, une nappe de grisaille où l'œil ne peut plus dire : « Je suis ici ».

Une mouche se pose sur le vernis du bureau. Elle ne vole pas ; elle marche avec une patience mécanique. Elle décrit un triangle, puis s'arrête, comme heurtée par une frontière invisible. Son existence est un point mouvant sur un graphique sans ordonnées. Elle frotte ses pattes antérieures, un frottement de chitine noyé dans le ronronnement électrique de la lampe. On l'observe sans bouger, retenant son souffle pour ne pas rompre la suspension de l'instant.

On fait rouler le cylindre de bois entre les doigts. Le contact est aride. C'est un cèdre dont le vernis s'écaille, révélant une fibre déshydratée. Si l'espace possédait une courbure positive, la ligne tracée finirait par caresser l'échine de celui qui la dessine. Elle reviendrait boucler la boucle de l'existence. Mais la marge d'erreur de 0,4 % ne laisse aucune place au retour. La ligne s'évade, s'étire, traverse des déserts de vide sans jamais rencontrer son origine.

On se lève. Le poids du corps bascule sur les métatarses. Chaque foulée mesure un segment parfaitement horizontal. On atteint la fenêtre pour poser le front contre la vitre froide. La buée efface le paysage, ne laissant subsister qu'un flou grisâtre. C'est le triomphe de la planéité : l'absence de relief devient une absence de destin. Dans un univers courbe, le voyageur est un pèlerin. Ici, il est un exilé définitif.

On observe une goutte de condensation. Elle hésite, retenue par la tension superficielle, puis entame sa descente. Elle ne dévie pas. Elle obéit à la pente, indifférente à la structure atomique du verre. On recule d'un pas. L'ennui n'est pas une émotion, c'est une propriété topologique. Puisque l'espace ne se referme pas, la matière finit par répéter les mêmes motifs par simple saturation. Quelque part, un autre homme fixe la même buée.

On lève les yeux vers le plafond blanc. La surface est lisse, d'une régularité insultante. On approche l'index de l'interrupteur. Un clic. La lumière s'éteint, mais l'obscurité ne restaure pas le mystère ; elle ne fait que masquer la grille. Le chapitre de la forme s'achève sur ce constat de nullité géométrique. Il reste maintenant à affronter l'horizon, cette muraille de clarté qui nous sépare du reste de l'infini.

# Chapitre 14

## Le Paradoxe de la Liberté

La semelle de cuir d'Elias s'enfonça de quelques millimètres dans une cendre minérale, presque impalpable, qui recouvrait le sol d'une régularité de linceul. Derrière lui, le sillage de ses pas formait une ligne de cicatrices sombres, un vecteur parfait s'étirant vers un point de fuite que rien ne venait briser. Ses muscles protestaient par de légères décharges électriques le long de ses cuisses. Il refusait de s'arrêter. À chaque impulsion du talon, la sensation d'autonomie cinétique était totale, presque brutale. Aucun obstacle, aucune montagne, aucune courbure du terrain ne venait contraindre la trajectoire qu'il s'était fixée. Il disposait de l'isométrie parfaite de l'espace.

Il s'arrêta pourtant. Le souffle court.

Ses poumons brûlaient dans cet air raréfié qui sentait l'ozone et le métal froid. Il leva la main pour ajuster sa visière, et le frottement du gant contre le polycarbonate produisit un grincement aigu, aussitôt dévoré par le vide. Autour de lui, la platitude de l'univers se manifestait avec une rigueur géométrique terrifiante. C'était une table rase dont la marge d'erreur, si fine qu'elle confinait au néant, interdisait tout espoir de voir l'horizon se relever un jour pour former une boucle protectrice.

Dans un espace courbe, marcher assez longtemps garantit le retour. Le voyageur finit par retrouver sa propre trace. Ici, sur ce plan infini déduit des mesures du satellite Planck, Elias comprenait que son mouvement était ontologiquement nul.

Il baissa les yeux vers sa boussole inertielle. L'aiguille oscillait faiblement entre deux chiffres identiques. En l'absence de courbure pour orienter le voyage, chaque

kilomètre parcouru n'était qu'une translation stérile dans un milieu homogène. Le « là-bas » possédait exactement les mêmes propriétés atomiques que le « ici ». Sa progression n'était pas une conquête, mais une simple substitution de coordonnées. Il déplaça son poids sur sa jambe gauche, sentant la fatigue s'insinuer dans son genou. La clarté était glaciale : qu'il coure à perdre haleine ou qu'il reste pétrifié, la configuration globale de son environnement demeurerait rigoureusement inchangée. L'absence de murs agissait comme un carcan. L'espace ouvert dévorait l'acte d'avancer.

Il ramassa un petit éclat de basalte, une scorie noire dont les arêtes tranchantes lui rappelèrent sa propre matérialité. Il la lança de toutes ses forces. L'objet décrivit une parabole sans déviation, avant de disparaître dans le gris uniforme. Sans bruit d'impact. Elias resta le bras tendu, les doigts encore crispés.

Il attendait une réaction. Rien ne vint.

Son ego semblait se dissoudre dans cette répétition statistique où chaque pas ne faisait que confirmer l'absence de destination. Il pensa au seuil de courbure mesuré par les instruments : ce résidu de 0,4 % était le dernier refuge de son espoir. Si l'univers était plat à ce point, alors sa position n'avait aucun privilège. À une distance de  $10^{10^{115}}$  mètres, une version identique de lui-même ajustait sûrement sa visière en cet instant précis, rendant son unicité aussi dérisoire qu'une décimale perdue.

Une crampe sournoise mordit son mollet. Elias grimaça, sentant la sueur piquer ses yeux derrière le verre qu'il ne pouvait franchir. Ce petit inconfort physique, ce sel sur la peau, était la seule preuve de sa singularité biologique dans un cosmos qui ne reconnaissait que la symétrie.

Il reprit sa marche. Le bruit de ses propres battements de cœur résonnait comme une pulsation sourde. Ses doigts se serrèrent sur les commandes manuelles de son harnais, cherchant le grain du métal froid. Si l'univers avait été une sphère ou un tore, il aurait

pu espérer apercevoir son propre dos à l'horizon. Mais ici, les parallèles ne se rejoignaient jamais.

Il accéléra le pas. L'acide lactique brûlait. Il cherchait dans la douleur une preuve que son corps subissait le temps, à défaut de conquérir l'espace. Le sol restait désespérément identique, une page blanche sur laquelle il n'écrivait rien.

Soudain, un témoin lumineux clignota sur le bord de sa rétine. Un minuscule rectangle ambré.

Elias se figea. L'inertie projeta son torse vers l'avant, mettant à l'épreuve les vérins de son exosquelette. Il consulta l'écran rétinien. Les chiffres verts, d'ordinaire si stables, s'affolèrent. La marge d'erreur infinitésimale venait de s'effondrer. Le capteur de densité indiquait une fluctuation majeure à quelques mètres seulement.

Devant lui, là où le néant semblait régner en maître absolu, la géométrie du monde commença à se plier. Le plan n'était plus parfait. L'infini venait de se doter d'une arête. Elias fit un pas, non plus par automatisme, mais par une nécessité viscérale de voir ce qui, dans un univers plat, osait enfin faire saillie.

# Chapitre 15

## L'Anatomie du Vide

La main repose sur le métal brossé de la console. La surface froide absorbe la chaleur de la peau en une morsure sèche, prévisible. Sous l'ongle, une légère aspérité trahit une rayure invisible à l'œil nu, une déviation infime qui brise la perfection de l'objet. On a tendance à percevoir l'espace comme une scène vide attendant ses acteurs, un intervalle passif. C'est une erreur de perspective.

Le regard se rive sur le curseur. À l'écran, ce segment de lumière blanche palpite selon un rythme métronomique, scandant un silence de plomb. Les chiffres s'alignent en colonnes rigides, données brutes issues du satellite Planck qui traduisent la courbure de l'univers en une suite de zéros presque parfaits. L'écart n'est que de 0,4 %. Cette marge infime n'a rien d'un flou artistique ; elle est le couperet. Si la valeur est nulle, l'univers est plat. S'il est plat, il est infini. La pensée s'accroche à ce chiffre, mais la logique sombre déjà. Dans une étendue sans courbure, la ligne droite ne revient jamais sur elle-même. Elle fuit. Elle s'évapore sans l'espoir d'une boucle.

Un mouvement lent du poignet fait pivoter le fauteuil. Le grincement métallique déchire la densité de la pièce. L'air semble soudain plus lourd, non par l'humidité, mais par la prise de conscience de sa propre structure. La matière a longtemps été considérée comme la substance, le plein, le vide n'étant que son retrait. On déduit l'espace par défaut, entre une chaise et un bureau. Pourtant, les capteurs suggèrent une inversion radicale. L'absence n'est pas le néant. Elle est le tissu, une tension fondamentale dont l'horizontalité absolue témoigne d'une rigidité sans faille.

Dans le faisceau de la lampe, des particules de poussière dansent. Ces grains de peau morte, ces débris de monde, ne sont plus les piliers de l'être. Ils apparaissent comme

des accidents, des grumeaux probabilistes dans un océan d'immobilité. La sensation du propre poids du corps sur le siège devient étrangère. Ce n'est plus la gravité d'un monde plein qui retient l'homme, mais l'infime déformation d'un rien qui se refuse à rester tout à fait tranquille.

Un doigt presse une touche. Le clic sec résonne contre les murs nus. Si l'univers est plat, alors chaque point est identique à un autre dans sa relation à l'infini. Le centre n'existe pas. La notion d'individu assis dans cette pièce se dissout sous la pression de la répétition. Dans un plan infini, toutes les configurations atomiques possibles se répètent nécessairement une infinité de fois. Quelque part, à une distance que le cerveau ne peut plus conceptualiser, un autre index presse une touche identique, dans une pièce identique, avec la même sensation de froid sur les phalanges. L'exceptionnalité s'évapore. L'ego n'est qu'un bégaiement mécanique.

Un frisson parcourt l'échine, un réflexe nerveux sans lien avec la température. C'est le vertige de la planéité. Le gouffre est partout, tapi dans l'intervalle entre deux battements de cils. La main se crispe sur le bois verni du bureau. Entre les molécules de l'épiderme et les fibres de la table, aucun contact réel ne s'opère ; seule une répulsion électromagnétique simule la solidité. Ce millimètre d'écart, ce coussin d'invisibilité, est le règne souverain de l'absence. Frôler le monde n'est qu'en caresser le vide.

Le regard quitte l'écran pour le verre d'eau posé près de la lampe. Le liquide est d'une immobilité absolue, capturant le reflet d'une diode rouge au mur. Cette surface plane est une soumission. En tendant l'index, la pulpe rencontre l'eau. Une onde circulaire se propage, heurte les parois, s'éteint. La matière n'est qu'une perturbation locale, un bruit de fond dans le silence ontologique. Tout le reste — les galaxies, cette chambre, ce corps — n'est qu'une impureté résiduelle apparue par accident lors du refroidissement de la structure initiale.

L'esprit décompose cette perception en un mensonge sensoriel. L'articulation du

coude craque légèrement, un bruit sec de cartilage. Cette fragilité de la charpente de calcium tente de maintenir une forme cohérente dans un milieu qui tend vers la dissolution. On ne possède pas l'espace ; on le parasite. Si l'on supprimait le vide contenu entre les noyaux atomiques, l'humanité entière tiendrait dans un dé à coudre. Le corps est une passoire. Le vide traverse les os avec la fluidité du vent franchissant un grillage.

Le front vient se poser contre la vitre froide. La sensation thermique est brutale. Le verre est une frontière transparente, une illusion de solidité figée dans une structure amorphe. De l'autre côté, l'espace se déploie. Si l'univers était un milliardième de pour cent plus dense, il se serait déjà refermé sur lui-même dans une agonie de feu. Mais il reste suspendu sur le fil du rasoir de l'inexistence. La vitre s'embue sous l'effet de la respiration. Une tache blanche masque progressivement la rue. Cette buée est une métaphore : une impureté passagère sur la lentille de l'absolu, un accident de condensation.

L'index trace un trait vertical dans l'humidité. Le doigt chasse les micro-gouttelettes, révélant un ruban de nuit d'une clarté sauvage. Ce sillon noir n'est pas une création, c'est une soustraction. En nettoyant le verre, l'abîme est simplement exposé. Le vide possède une tension, une énergie de point zéro qui palpite sous le seuil de la détection. La matière doit brûler, fusionner, s'entre-dévorer pour maintenir sa forme précaire. Elle est une fièvre qui finira par tomber.

Le bras s'appuie sur le rebord en pierre. La rugosité du calcaire pénètre le derme, laissant une empreinte de picotements. Les mains, dans la pénombre, paraissent étrangères. Pourquoi cette accumulation de tissus pour n'occuper qu'une fraction dérisoire de l'étendue ? L'idée s'installe, glaciale : nous ne sommes pas les acteurs du décor, nous en sommes les scories. La ligne droite est une tragédie ; elle ne permet aucun retour à soi. Tout s'éloigne.

Le corps pivote sur ses talons, un léger déséquilibre corrigé par une tension réflexe

des abdominaux. La pièce est plongée dans une pénombre grise. On avance vers le bureau, évitant l'angle du lit par habitude spatiale. Le fauteuil émet un soupir d'air comprimé lors de l'assise. Le choc du verre reposé contre le bois produit un son mat qui s'éteint instantanément.

La main s'attarde sur le buvard, suivant une tache d'encre ancienne, un cercle noir dont les bords ont diffusé en excroissances fractales. Cette tache n'est pas un accident isolé. Dans un plan mathématiquement parfait, chaque arrangement de matière se reproduit une infinité de fois. L'unicité de ce moment est une illusion d'optique.

La main cherche enfin l'interrupteur. Le pouce trouve le relief du plastique froid. Une pression, un clic, et le filament s'éteint. L'obscurité qui envahit la pièce n'est pas une disparition, mais le retour triomphal de l'ordre normal. Dans le noir, l'illusion de la forme s'estompe. Il ne reste que la certitude d'une étendue sans fin. Demain, la courbure apparente du soleil simulera un nouveau jour, mais ici, la vérité est nue. L'univers est un plan, et il n'existe nulle part où se cacher de son infini.

# Chapitre 16

## Le Scalpel de la Logique

La lampe d'architecte projette un cône de clarté stérile sur le bureau en chêne, révélant chaque strie du bois comme une faille géologique. Sous la main, le papier millimétré offre une résistance granuleuse au passage de la mine de graphite qui trace une ligne rigoureusement droite. L'index glisse sur le bord de la règle en métal froid, sentant l'acier poli contre la pulpe de la peau, tandis que les yeux fixent le moniteur. Au centre de la dalle de verre, une valeur unique s'isole du bruit de fond cosmologique : 1,00. C'est une sentence mathématique qui semble peser plus lourd que l'air chargé d'ozone de la pièce.

Le silence est à peine entamé par le ronronnement du ventilateur, un murmure mécanique qui accompagne l'écriture du résultat. L'encre noire s'écoule, s'étalant par capillarité pour former le symbole de la densité totale de l'univers, une petite boucle parfaite qui enferme la totalité du réel. Raisonner revient ici à manier une force de dissolution capable de découper les illusions sensorielles pour atteindre la structure nue de l'étendue. On pourrait croire que cette précision apporte un confort, une maîtrise sur le chaos, mais le contact du métal rappelle surtout l'indifférence de la géométrie pure. En traçant cette ligne qui ne se courbera jamais, l'esprit s'enfonce dans une certitude qui ressemble à un renoncement.

La lumière du moniteur reflète une lueur bleutée sur les jointures des doigts. Chaque battement de cil devient un événement chronométré dans cette atmosphère où le temps semble s'être dilaté jusqu'à l'immobilité. Si la courbure est nulle, alors le plan s'étend sans fin, traversant les murs et le vide intersidéral sans jamais rencontrer de limite. Cette idée agit comme une pression physique sur les tempes, une sensation de chute horizontale dans un espace dépourvu de haut et de bas. Le café a refroidi ; une

pellicule huileuse s'est formée à sa surface, figeant les reflets de la lampe dans une stase parfaite.

Le corps se redresse légèrement, le cuir du fauteuil émettant un craquement sec. Le regard se porte sur la fenêtre, où l'obscurité extérieure ne renvoie qu'un reflet déformé de l'observateur. Cette vitre est une frontière physique, mais la logique déduite des données de Planck la transforme en un simple voile transparent sur une répétition sans terme. Si cette platitude est absolue, alors quelque part, dans l'extension infinie du plan, cette même scène se rejoue à l'atome près. L'ongle gratte une tache d'encre sur le pouce, un geste machinal qui ancre la pensée dans la chair au moment même où elle se dissout dans l'abstraction.

L'index s'abaisse sur la touche de défilement. Un mouvement de trois millimètres libère une cascade de nouvelles coordonnées. Chaque ligne confirme la densité critique :  $\omega$  égale un, à l'épaisseur d'un cheveu près. Ce n'est plus une hypothèse, mais un étau qui se resserre. On sent le poids de ses propres paupières, une lourdeur biologique qui semble anachronique face à la légèreté glaciale de la géométrie euclidienne. L'esprit tente de saisir la linéarité de ce plan qui traverse les nébuleuses comme il traverse cette pièce, ignorant les obstacles atomiques. La main gauche se lève, les doigts s'écartent devant le moniteur, occultant une partie des graphiques. La peau est sèche, marquée par de fines stries aux articulations, rappel tactile de l'usure organique dans un système qui ne connaît que des constantes.

Un frisson parcourt l'échine. Ce n'est pas de la peur, c'est une réaction mécanique à la perte de l'exception. Si l'univers est plat et infini, alors la configuration exacte de ces molécules, de ce bureau, de cette tache de café, se répète nécessairement à une distance trans-cosmique. La logique n'est plus un outil de conquête, elle devient le constat d'une redondance. Le stylo-bille roule sur le bois, un cliquetis discret qui s'arrête net contre le bord de l'ordinateur. Le son est unique pour l'oreille, mais le cerveau sait désormais qu'il est une harmonique dans un accord joué un nombre infini de fois.

L'immobilité devient une stratégie de défense. Le regard se reporte sur la marge d'erreur infinitésimale, ce minuscule interstice où l'ego tente encore de se loger, comme un condamné s'accrochant à une imprécision du verdict. Sous le derme, le pouls bat de manière sourde, un métronome organique dérisoire. On appuie enfin sur « Entrée ». Le clic est sec, une rupture nette. L'écran s'actualise dans un bref flash blanc. Les nouvelles colonnes s'alignent. La courbure n'est pas là. L'univers ne se replie pas comme une sphère rassurante ; il s'étale comme une nappe sans bord.

Une main se porte à la tempe, froissant les cheveux. Le cuir chevelu est tendu. La raison dicte le scénario : ailleurs, un autre individu effectue exactement le même geste. On ferme les yeux pour tenter d'échapper à cette duplication, mais l'obscurité est peuplée de fractales. Le silence n'est plus un refuge, mais l'absence de bruit d'une chaîne de montage. On se lève. Le mouvement est lent. On s'approche de la fenêtre. La vitre est froide, une surface qui sépare la chaleur de la pièce du vide nocturne. De l'autre côté, les lumières de la ville ne sont plus des repères urbains, mais des points sur une grille euclidienne qui s'étend jusqu'à l'absurde.

Le calcul est simple : dans un système infini, la probabilité que cet instant soit unique est strictement nulle. On observe le reflet de ses propres yeux dans le carreau. L'iris est une structure complexe, mais cette complexité n'est qu'une donnée de plus, un code-barres déjà scanné une infinité de fois. Le souffle dépose une buée légère, un voile opaque qui masque brièvement les étoiles avant de s'évaporer.

Le corps s'immobilise devant un verre d'eau à moitié vide. La surface du liquide est un plan horizontal parfait. L'eau n'est pas une substance ; elle est un résultat. Un soupir s'échappe des poumons, créant un infime mouvement à la surface. La physique explique l'onde, la statistique la dévore. On s'assoit à nouveau. Le cuir s'écrase avec un sifflement ténu. La main gauche se pose à plat sur une feuille blanche. On suit du regard la ligne de vie dans la paume. Ce n'est plus une marque d'identité, mais une suite de coordonnées biologiques dont les copies sont distribuées à travers l'éternité

spatiale.

L'extrémité de la plume repose contre la feuille. Une goutte d'encre s'échappe, imbibant la cellulose pour former un point d'une précision chirurgicale. Ce point est une coordonnée. Dans une sphère de Hubble identique, une main identique projette une ombre identique. L'air de la pièce est frais, presque rance. On inhale une particule de poussière qui provoque un léger picotement dans la gorge. Le cartilage du larynx bouge, un mécanisme réflexe. On fixe le point d'encre, désormais mat. La conscience, cette impression d'être le centre de l'expérience, n'est que le bruit résiduel d'une machine parfaitement huilée dont la fonction est la survie, pas la compréhension.

On presse la pulpe du pouce contre l'ongle de l'index jusqu'à ce que le sang reflue, laissant une zone blanche. C'est une mesure de force, une application de Newton dans la chair. La douleur est sourde. Si la raison valide la sensation, elle invalide simultanément son unicité. Le "moi" s'efface derrière le nombre. On n'est pas un être qui agit, on est une probabilité qui s'exécute.

Le tic-tac d'une horloge, dans le couloir, découpe le silence en segments égaux. On incline la tête, étirant les muscles du cou. Le craquement des vertèbres résonne dans le crâne comme un coup de feu étouffé. On fixe une fissure dans le plâtre du mur, une cicatrice capillaire. On cherche dans cette imperfection l'ultime espoir d'un chaos qui échapperait à la règle. Mais la règle est totale. La fissure elle-même est un motif déjà répertorié.

On soulève la paume du papier avec un bruit de succion presque imperceptible. La tache d'encre est figée, une île sombre aux contours déchiquetés. On fait quelques pas vers la fenêtre. Le plancher de chêne gémit, une plainte familière qui ancre la conscience dans une illusion de lieu. On appuie le front contre la vitre froide. De l'autre côté, Orion s'aligne avec une précision rigoureuse. Ces photons ont voyagé des siècles ; cette certitude n'est plus qu'une donnée comptable. La raison a transformé le

ciel nocturne en un inventaire. L'unicité du moi se dissout. On s'écarte de la fenêtre, laissant une trace de buée qui s'efface déjà. Il ne reste plus qu'à sortir pour affronter le silence des chiffres. Le couloir est sombre, mais la géométrie de la maison est connue ; on avance, non par choix, mais parce que la suite est déjà écrite dans la structure du vide.

# Chapitre 17

## La Sphère de Verre

La vitre est froide, d'une froideur minérale qui semble aspirer la chaleur de ma paume. Je maintiens la pression contre la surface transparente, observant la trace de condensation s'étendre lentement autour de mes phalanges. Dehors, la nuit n'est pas noire ; elle est une absence de relief, un aplat de grisaille urbaine où les lumières lointaines tremblent comme des signaux en perdition. Ce verre, épais d'à peine quelques millimètres, constitue la frontière absolue entre l'air régulé de mon bureau et le vide indifférent du monde. Je baisse les yeux vers l'écran posé sur la table en chêne. Le curseur cligne, régulier, métronomique. Un battement de cœur électronique. Sur le moniteur, les données du satellite Planck s'affichent en une mosaïque de points orange et bleus, une cartographie du rayonnement fossile qui s'étire sur la largeur du cadre.

Je déplace lentement la souris. Le plastique craque légèrement sous l'index. Je zoome sur une zone de fluctuation thermique, un vestige datant de l'aube du temps. L'image pixellise, révélant la structure granulaire du réel. C'est là que se cache la mesure fatidique. La courbure spatiale. Je me redresse, sentant le cuir du fauteuil coller à ma chemise. Mes vertèbres craquent une à une. L'incertitude est de 0,4 %. Ce chiffre n'est pas une simple marge d'erreur ; c'est une fissure dans le dôme de notre sanctuaire. Si la courbure est nulle, si la ligne droite ne revient jamais sur elle-même, alors cet horizon de causalité qui nous entoure n'est pas une protection, mais un bandeau sur nos yeux.

Je ramasse un stylo-plume. Le métal est lourd, équilibré. Je le fais rouler entre mes doigts, sentant les cannelures du corps de l'objet. Ma pensée s'accroche à la géométrie. Nous avons longtemps cru habiter une sphère, un volume clos et rassurant

où chaque direction menait ultimement au centre. C'était le foyer. Mais les données imposent une rectitude implacable : le plan. Un espace illimité, sans bord, sans extérieur. Je trace une ligne droite imaginaire dans l'air du bout de mon stylo. Elle traverse la fenêtre, déchire la nuit, dépasse les amas de galaxies et continue, sans jamais s'infléchir, vers une itération gémellaire de moi-même, assise à un bureau analogue, dans une pièce indiscernable. Cette perspective d'un bégayage cosmique me donne l'impression de me vider de ma propre substance.

L'ombre de ma main se projette sur le mur, déformée par la lampe d'architecte. Je ferme les yeux un instant. Le silence est habité par le bourdonnement du ventilateur de l'unité centrale. C'est un bruit blanc, une fréquence constante qui rappelle le fond diffus cosmologique que je contemple sur l'écran. Nous sommes les prisonniers d'un enclos optique. Cette bulle de 46 milliards d'années-lumière de rayon est notre seule vérité tangible, mais elle est une illusion dictée par la vitesse de la lumière. Je rouvre les yeux et fixe à nouveau la vitre. Elle me renvoie mon reflet, une silhouette floue superposée aux lumières de la ville. Je tends l'autre main, touchant le reflet de mon propre front. Le contact est dur, insensé. Si l'univers global est infiniment plus vaste que notre bulle de perception, alors la réalité n'est pas ce que nous voyons, mais ce que nous déduisons par la rigueur du calcul. L'absence de courbure libère la ligne droite hors de toute prison circulaire, et par là même, dissout tout ce qui rend l'ici et le maintenant uniques.

La condensation de mon souffle trouble la vitre, estompant momentanément les lumières de la rue pour ne laisser qu'une tache laiteuse. Je retire mon doigt. La trace de mon empreinte demeure, un réseau de sillons dérisoires face à la structure que mes yeux refusent de voir. Je frotte la pulpe de mes doigts contre la rugosité de mon pantalon en toile pour retrouver la sensation de la matière immédiate. Sur l'écran, le curseur clignote toujours. Je saisis ma tasse de café ; la céramique a perdu sa chaleur, ne conservant qu'une tiédeur fade. Une mouche vient se poser sur le rebord. Je l'observe frotter ses pattes antérieures avec une régularité mécanique. Elle ignore tout de la géométrie euclidienne qui régit son existence. Pour elle, le bord de la tasse est

un précipice. Je suis cette mouche, à ceci près que je possède le calcul pour déduire l'étendue du buffet sur lequel la tasse est posée. Et le buffet n'a pas de fin.

Le rapport de la mission Planck est là, ouvert à la page de la densité critique. L'œil s'arrête sur cette valeur de  $\Omega$  proche de l'unité avec une précision de 0,1%. Si l'univers était une sphère, même d'un rayon colossal, la somme des angles d'un triangle cosmique finirait par trahir une légère boursoufflure. Je fais défiler les graphiques. Tout est rectiligne. Je repose la tasse sur le sous-main en liège, observant le cercle humide qu'elle y dépose. Un cercle parfait, une boucle fermée, rassurante. Mais dehors, au-delà de l'atmosphère, cette circularité n'est qu'un accident local.

Je me lève, la structure en métal de ma chaise émettant un grincement sec. Mes pas sont sourds sur le parquet. Je marche jusqu'à l'étagère, mes doigts frôlant les tranches des reliures. Nous avons construit notre philosophie sur la notion de centre. Si l'espace est plan, le centre est partout et nulle part. Je m'arrête devant le grand miroir au cadre de bois noir. En regardant mon reflet, je ne vois pas seulement un homme fatigué, mais une unité statistique dans un déploiement perpétuel. Dans un univers sans bornes, cette image n'est pas une métaphore, c'est une certitude géographique. Quelque part, les mêmes photons frappent un miroir semblable, révélant la même expression de doute sur un visage analogue.

Je tends le bras pour ajuster l'inclinaison de la lampe. Le métal est brûlant près de l'ampoule. Le ressort résiste, puis cède avec un petit claquement. L'ombre de ma tête bascule sur le mur. Ce mouvement déchire ma propre singularité. Je m'assois de nouveau, sentant le cuir du siège s'adapter à mon poids. Le foyer protecteur de l'observable commence à se fissurer sous la pression des chiffres. Je pose mes mains à plat sur le bureau. Je sens le grain du bois, les veines de la matière qui imitent des courants stellaires. Ma propre respiration me semble soudain trop bruyante, un cycle d'expansion qui tente vainement d'imiter une circularité que le cosmos a rejetée.

Je soulève l'index, puis le majeur. La pulpe de mes doigts quitte le vernis avec un

bruit de succion presque imperceptible, laissant deux petites ellipses de buée qui s'effacent déjà. Je fixe ces traces. Elles sont la preuve d'un contact ici et maintenant. Pourtant, mes yeux dérivent vers cette cartographie thermique. Je prends la règle en acier. Le métal est froid, une morsure sèche. Je la dépose sur le bureau, parfaitement parallèle au bord du plateau. Cette rectitude m'obsède. On nous a enseigné que la Terre était ronde pour nous guérir de l'illusion de l'abîme. On nous a dit que l'espace se courbait, que nous finirions par revenir à notre point de départ. C'était une pensée consolatrice. Mais les colonnes de données disent le contraire. L'univers ne se referme pas. Il s'étend, monotone, indifférent, tel un désert dont le sable serait constitué de galaxies répétées.

Je me penche en avant, mes coudes s'appuyant sur le bois. Je sens le tissu de ma chemise se tendre sur mes épaules. Dans le reflet de l'écran noirci, mes pupilles sont dilatées. Si je regarde au-delà de l'horizon cosmologique, je ne rencontre pas le néant, mais la suite du plan. La probabilité que la matière s'agence de la même manière ailleurs devient une certitude statistique. Je frotte mon visage, sentant la rudesse de la barbe de vingt-quatre heures. Cette pensée est d'une horreur géométrique absolue : l'originalité est une illusion de la perspective.

Le ventilateur s'emballe, un sifflement aigu qui monte avant de se stabiliser. Je ferme les yeux, essayant de me concentrer sur le battement de mon cœur. C'est une tentative désespérée de m'ancrer dans la singularité. Je rouvre les yeux. Il ne reste que le grain du bois, la règle froide et cette planéité qui s'étend jusqu'aux confins du temps. Je clique sur un dossier intitulé "Marges d'Erreur". Les 0,4 % de doute sont mon dernier refuge. C'est dans ce minuscule interstice que je tente de loger mon âme. Si la courbe existe, l'univers est fini. S'il est fini, je suis unique.

Mes doigts tremblent légèrement. Le silence devient lourd, une présence physique. La lumière de la lune filtre par la fenêtre, découpant sur le parquet un carré d'argent pâle. Un carré aux angles droits, une autre manifestation de cette géométrie qui me traque. Je regarde mes mains et j'attends que le prochain calcul vienne, ou non, briser la vitre

de ma prison. Mon doigt s'abaisse sur la touche « Entrée ». La surface du plastique est lisse à force d'usage. Je sens la résistance du ressort. Si le résultat s'affiche à 1.000, le dôme éclate. Ma respiration se bloque. Je presse enfin la touche. Le clic est net. L'écran se fige. Une goutte de sueur perle à ma tempe, descend le long de ma mâchoire pour s'écraser sur mon col. C'est une gravité locale qui tente de nier le verdict global.

L'ordinateur émet un bip sourd. Des lignes de texte défilent, une cascade de chiffres. Je ferme les paupières. Je préfère le noir de mes propres rétines à la blancheur du résultat. Dans ce noir, je peux encore imaginer une étreinte protectrice. Mais le silence est plus éloquent que n'importe quel chiffre. Je sens l'espace s'étirer derrière mon crâne. Je rouvre les yeux. Le résultat est là. Je ne cherche pas à interpréter la statistique ; je la laisse s'imprimer sur ma cornée. Le doute de 0,4 % vacille, mais il ne s'effondre pas encore. La densité est si proche de l'unité que la différence devient une question de foi.

Je saisis mon stylo-plume. Je commence à griffonner des marges d'incertitude. Le crissement de la pointe sur le grain du papier est régulier. Chaque chiffre est une tentative de redonner une forme au monde. Si la ligne droite est absolue, alors ma vie n'est qu'un segment interchangeable. Je repose le stylo. Il roule et s'arrête contre la règle. Un alignement parfait. Une autre droite. Les grains de poussière traversent le faisceau lumineux de la lampe, indifférents à ma conscience. Je déplace mon poids sur la chaise, le vieux cuir craquant dans un gémissement sourd. Chaque vertèbre cherche un équilibre contre le dossier rigide, une verticalité dérisoire face à l'horizontale totale.

Je regarde l'encre sécher. Elle perd son humidité, change de reflet. La réalité est là, dans cette transformation chimique triviale, alors que mon esprit est aspiré par la structure froide du cosmos. Je passe la pulpe de mon pouce sur le métal du stylo, sentant les micro-rayures, les preuves tactiles d'un objet usé. Pourtant, la logique m'hurle que dans un plan sans limites, cet objet existe déjà une multitude de fois, à

l'atome près. Une constriction thermique remonte le long de mes mollets. La chaleur de cette pièce n'est qu'une anomalie.

Je soulève la règle. Son poids me donne l'illusion d'une maîtrise sur la forme, mais le métal reflète un fragment de mon visage que je peine à reconnaître. Les pores de ma peau deviennent une topographie absurde posée sur une nappe qui refuse toute finitude. Je dépose la règle. Le tintement vibre un instant avant de s'éteindre. Je reste ainsi, observant l'encre noire qui finit de se figer dans les fibres du papier, devenant une part immobile d'un monde qui ne tourne plus autour de rien.

Ma main glisse vers l'arête du bureau. Sous l'ongle, une petite entaille dans le vernis témoigne d'un choc ancien. Cet accident ancre l'objet dans une temporalité singulière. Je presse mon index contre la marque. La douleur est sourde. Cette sensation de présence n'est qu'une coordonnée parmi d'autres. L'air que j'expire vient se condenser sur la règle avant de s'évaporer. Ce 0,4 % de marge d'erreur me hante : c'est l'épaisseur d'une feuille de papier entre le sens et l'absurde, entre un univers qui nous contient et un univers qui nous répète jusqu'à l'insignifiance. Ma respiration se fait plus courte. Je sens l'expansion de ma cage thoracique, un mouvement cyclique qui tente désespérément de nier la linéarité glaciale du reste du monde.

Je me lève lentement, mes genoux protestant par une tension sourde. Je fais trois pas jusqu'à la fenêtre. Le contact du sol froid traverse mes chaussettes. Dehors, la nuit est un décor familier qui semble s'effriter. Je pose ma paume contre la vitre. Le verre est une frontière solide, une limite thermique. Mais il est aussi la métaphore de notre bulle de lumière. Nous sommes prisonniers d'une province, d'un échantillon local d'une réalité dont la planéité implique un ennui métaphysique total. Je retire ma main, laissant une empreinte de buée qui s'évapore, les bords se rétractant vers le centre. La science nous dit que cette trace reviendra, exactement sous la même forme, sur une autre vitre. Si l'univers est plat, il est un miroir où l'on ne rencontre jamais rien d'autre que soi-même, décliné sans fin.

Je croise mes bras pour chasser le frisson. Le battement de mon cœur me semble étrangement mécanique, comme le tic-tac d'une horloge produite en milliards de modèles identiques. Je reste là, face à l'obscurité, guettant un signe de courbure, une preuve que l'espace pourrait enfin se tordre et m'offrir la liberté d'être seul. Mais le ciel reste désespérément droit, une grille parfaite où chaque point n'est qu'un pixel dans une image qui ne s'arrête jamais. Une infime perle d'encre noire s'accumule à la pointe du stylo. Je l'observe, fasciné par la tension superficielle qui maintient cette sphère sombre en équilibre. C'est un monde en suspens. L'univers global est une plaine morne, un désert de répétitions où la notion de "moi" se dilue. La sphère a éclaté. Il ne reste que le plan, définitif, où mon existence se dilate jusqu'à l'effacement. Le prochain chapitre ne sera plus celui de la vision, mais celui de la chute dans la structure.

# Chapitre 18

## L'Inaccessible Déduit

La mine de carbone s'écrase avec une lenteur calculée contre le grain épais du papier. Sous la pression du pouce, le bois du crayon émet un craquement sec, un gémissement qui meurt dans le silence de la bibliothèque. Le regard d'Elias reste fixé sur la courbure qu'il vient de tracer, une ligne noire tentant de simuler l'horizon. Sous sa manche, le froid de la table en chêne ancre son corps dans l'immédiat, tandis que ses doigts, engourdis par des heures de veille, manipulent une règle en acier. Le métal luit sous la lampe, reflétant un fragment de son visage, une silhouette déformée par le poli de l'instrument.

Sur l'écran de l'oscilloscope, le verdict tombe : 1,00. À quelques millièmes près, la densité de l'univers s'aligne sur la valeur critique. Elias dépose la règle ; le cliquetis du métal sur le bois résonne comme un verdict. Si la géométrie est plane, si la somme des angles du triangle qu'il dessine ne dévie jamais de cent quatre-vingts degrés, alors la partie témoigne pour le tout. En observant ce fragment de réel, il n'appréhende pas seulement une surface locale, il infère une étendue qui ne se referme jamais sur elle-même. C'est la thèse de la continuité absolue. Il glisse une main dans ses cheveux, sentant la texture rêche de sa peau contre son cuir chevelu. Une goutte de sueur froide glisse le long de sa tempe, une micro-sensation thermique qu'il suit mentalement jusqu'à sa mâchoire.

Le dossier de sa chaise grince sur les dalles de pierre lorsqu'il se lève. Ses pas sont lourds, mesurés. Près de la fenêtre, l'obscurité extérieure se plaque contre le verre comme une présence solide. En posant son front contre la vitre froide, Elias perçoit la vibration lointaine d'un moteur montant de la vallée. Ses yeux tentent de percer le noir, de trouver une limite, un bord qui contredirait la platitude mathématique de ses

relevés. Mais le regard bute contre l'horizon observable, cette sphère de quarante-six milliards d'années-lumière qui n'est qu'une prison optique. La donnée du satellite Planck demeure sur son bureau, sous la forme d'un graphique aux courbes lissées : une marge d'erreur infinitésimale, l'épaisseur d'un cheveu entre le sens et le néant. Derrière cette membrane, le plan continue, identique, répétant ses motifs à l'infini.

Cette certitude devient une pression physique dans sa poitrine. Elias respire lentement l'air chargé de vieux papier et de café froid. L'antithèse se dessine, brutale : ce qu'il déduit n'est plus ce qu'il vit. Il est un être de courbes, un organisme fait de cycles, enfermé dans une structure globale qui ignore la boucle. Cette absence de courbure le prive de son propre reflet cosmique. Si l'univers est plat, il est sans bords ; s'il est sans bords, Elias n'est plus une exception, mais un doublon probabiliste parmi une infinité d'autres versions de lui-même, penchées sur d'autres bureaux, à cet instant précis. Ses doigts se crispent sur le rebord de la fenêtre, les articulations blanchissant sous l'effort. La rugosité d'un éclat de peinture sous son index le rappelle à sa singularité charnelle, mais pour combien de temps ?

Il se détourne, l'ombre portée de la lampe oscillant sur les tranches de cuir usé de ses livres. Tout semble soudain peser d'un poids de plomb. Il retourne vers sa feuille, ramasse le crayon et, d'un geste sec, trace une croix au centre du cercle de lumière. L'acte est dérisoire, mais il marque le point de départ d'une géométrie qui l'expulse méthodiquement du monde. La pointe finit par céder sous la pression avec un claquement net, projetant un éclat de carbone sur le bois verni. Elias contemple le débris. Il sait qu'à une distance colossale, un autre lui-même vient de briser la même mine, au même millième de seconde, avec le même sentiment d'étouffement.

Le silence du bureau est désormais rythmé par le ronronnement du chauffage, une vibration de basse fréquence qui semble émaner des murs. Elias touche la cicatrice qui barre son arcade sourcilière gauche, ce tissu dur et insensible vestige d'un accident d'enfance. Dans un univers clos, cette marque serait son sceau unique ; ici, elle n'est qu'une coordonnée réitérée dans une matrice de possibilités épuisées. Il

ramasse l'éclat de graphite entre le pouce et l'index, tachant ses empreintes digitales de poussière noire, soulignant ces sillons que l'on croit propres à soi mais qui ne sont que des motifs industriels à l'échelle du Tout.

Le monde n'est plus un mystère à résoudre, mais une équation déjà résolue dont il est la variable interchangeable. Elias reprend son travail, le dos droit, les muscles de la nuque tendus par une tension sans exutoire. Chaque signe algébrique qu'il note est une tentative désespérée de stabiliser l'abîme. Il fixe le point final de son dernier calcul, là où l'encre a fait un léger pâté. Ce point est son horizon. Ce qui se trouve au-delà est le triomphe de la logique sur l'espoir, une extension sans fin de la même donnée, un désert de platitude où son cri ne sera jamais qu'un écho.

# Chapitre 19

## La Dictature de la Droite

La lumière rouge du laser traverse l'air sec du laboratoire sans un tremblement. C'est un trait de feu immobile qui sectionne la pièce en deux réalités. Ma main droite repose sur le bord de la table en aluminium brossé. Le métal est froid. Je déplace lentement l'index le long du rebord, sentant chaque irrégularité microscopique sous la pulpe de mes doigts. Cette ligne est une promesse d'efficacité. Le chemin le plus court. Une économie de mouvement qui flatte l'intelligence.

Sur le moniteur, les chiffres défilent en un flux vert acide : 0,4 %. C'est la marge d'erreur qui sépare notre certitude du néant. Elle confirme que l'espace, dans sa structure la plus intime, est plat. Je me lève. Le cuir du fauteuil craque, un bruit sec dans le silence feutré. À la baie vitrée, le ciel nocturne s'étend sans la moindre courbure. Un plan infini. Une grille euclidienne où les étoiles ne sont plus que des points perdus. Ma respiration forme une buée sur le verre, tache floue qui s'évapore aussitôt, révélant la précision tranchante du cosmos.

Si l'univers est plat, cette ligne de laser ne reviendra jamais. Je fixe le point rouge sur le mur opposé. Une tache sanglante. Si l'espace s'inclinait d'une fraction de degré, le rayon finirait par entamer un voyage circulaire pour venir frapper ma nuque dans quelques milliards d'années. Ce retour offrait une sécurité ontologique. L'ego au centre d'une sphère protectrice. Mais la platitude impose une loi plus froide. La ligne droite est le vecteur d'une fuite éperdue. En avançant ainsi, l'univers se répète, multipliant les probabilités jusqu'à ce que l'unique se dissolve dans la statistique.

Je m'installe devant la console. Le plastique du panneau de commande est d'une neutralité désarmante. Sous mon pouce, le commutateur cède avec un déclic sourd.

Mes yeux suivent le curseur sur l'écran. Un mouvement horizontal. Dans un espace courbe, ce geste serait un dialogue entre le départ et l'arrivée. Ici, il n'y a pas de centre. Seulement des coordonnées. L'air sec pique mes cornées. Ma biologie réclame un horizon, mais les ventilateurs de l'unité centrale montent d'un ton, un sifflement métallique qui vibre jusque dans ma mâchoire. C'est le bruit d'un équilibre maintenu à tout prix.

Je saisis mon stylo. La pointe s'enfonce dans la trame d'une feuille de papier blanc. Une goutte d'encre, d'un bleu presque noir, sature la cellulose. Je commence le mouvement. Mon poignet reste ancré sur le bord froid du bureau. Le glissement produit un sifflement sec. La ligne naît. Uniforme. Mate. Sur une sphère, ce trait serait une promesse de retrouvailles. Ici, il n'est qu'une expulsion.

Ma main tremble. Une oscillation de quelques microns que je discipline aussitôt. Je sens la résistance du papier changer. L'odeur de l'encre m'atteint — un parfum chimique, âpre, de solvant. Rien de vivant. La ligne droite est l'invention d'un esprit qui a renoncé au cycle pour préférer la flèche. Nous avons cru que c'était notre puissance. C'est notre condamnation. Dans un univers infini et plat, cette trajectoire croise des versions statistiques de moi-même, sur cette même table, avec ce même stylo. Je ne suis pas un individu. Je suis une crête statistique.

La pointe franchit la lisière du vélin pour mordre le chêne du bureau. Le son change. Ce n'est plus un frottement sourd, mais un crissement cristallin. La tiédeur organique du papier cède la place à la froideur inerte du vernis. Je perçois sous ma paume la vibration de l'instrument qui écrase les fibres du bois. Une crampe tire sur la base de mon pouce, une protestation biologique contre l'abstraction du geste. Mon corps réclame la courbe, la flexion, mais je maintiens la tension. La ligne est une violence faite à la chair. Elle ignore les articulations. Elle est une imposition de l'esprit sur la matière rétive.

L'extrémité de la table approche. Une falaise de vernis sombre.

Je ralentis. Chaque millimètre est une négociation avec le vide. La lumière de la lampe projette l'ombre démesurée de mon poing sur le mur, une poutre noire immobile. Dans l'univers d'Einstein, cette ombre finirait par rejoindre mon dos. Le retour serait une étreinte. Mais les mesures astrophysiques sont sans appel : la courbure est nulle. Le plan est absolu. Ma ligne, si je ne l'arrêtais pas, traverserait la brique, l'asphalte, le vide interstellaire, sans jamais rencontrer l'inclinaison capable de la ramener à son origine. C'est la géométrie de l'exil.

La pointe atteint l'ultime millimètre. La bille d'acier hésite sur l'arête vive. Je sens le basculement. Mon poignet se fige, suspendu au-dessus du néant. La ligne s'arrête, mais le vecteur demeure vivant, projeté dans l'espace devant moi comme un rayon invisible. Une prison sans murs. Je lâche le stylo. Il ne roule pas. Il marque le point de rupture où la logique se transforme en vertige.

Je regarde cette cicatrice parfaite sur le bois. Je ne suis pas le maître de cette géométrie. J'en suis la première victime. Quelque part, au-delà des murs, la platitude de l'être s'étend à l'infini. Il n'y aura aucun virage pour nous sauver de nous-mêmes. Tout est prêt pour la suite : la chute dans la répétition.

# Chapitre 20

## Le Silence des Mathématiques

La lampe de bureau projette un faisceau tranchant sur les relevés topographiques du satellite Planck. Sous mes doigts, le grain du papier oppose une résistance rugueuse, une texture presque organique qui jure avec la froideur des colonnes de chiffres. Je déplace lentement l'index sur la courbe de puissance du fond diffus cosmologique. C'est une frontière tracée entre le chaos primordial et l'ordre actuel. L'air dans la pièce est immobile, saturé d'une odeur de papier sec et d'ozone. Chaque mouvement de ma main semble peser une tonne. La donnée est là, immuable : la courbure est nulle. Ou si proche de zéro que la distinction devient une simple coquetterie de l'esprit.

Cette platitude n'est pas une simple mesure ; elle est la charpente de tout ce qui est. Si l'espace ne se courbe pas sur lui-même, s'il ne forme pas cette sphère close que les anciens imaginaient, alors il s'étend sans fin. Une nappe de marbre infinie. La matière n'y est qu'une poussière accidentelle. Je ramasse un stylo noir, sentant le froid du métal contre ma paume. Je le fais rouler entre mes phalanges, écoutant le petit clic régulier qu'il produit contre mon alliance. Ce rythme ponctue le silence. Les mathématiques nous disent que tout ce qui est possible doit, par nécessité statistique, se produire une infinité de fois dans un tel espace. Ma main, ce stylo, ce clic : ils ne sont plus des événements uniques, mais des récurrences. La thèse s'impose avec la force d'un axiome : les chiffres sont les vertèbres de la création, la preuve qu'une grammaire universelle ordonne le déploiement de l'énergie.

Pourtant, en fixant la mine noire, une sensation de vide m'envahit. Le stylo s'arrête. La logique, si parfaite dans son ordonnancement, ne contient aucun souffle. Elle décrit la machine, mais ignore le conducteur. Je pose l'objet et j'observe l'ombre

portée de mes propres doigts sur les graphiques. L'antithèse surgit. Ces équations qui prédisent la courbure à un résidu statistique près ne sont pas un message ; elles sont un mur. Elles ne murmurent aucune intention. Elles sont le code d'une éternité sans but, où la précision du calcul ne sert qu'à mesurer l'étendue de notre absence de sens. L'univers n'est pas écrit pour que nous puissions le lire. Il est simplement constitué de telle sorte que le calcul est la seule chose qui survive à son indifférence.

Je me lève. Le dossier de ma chaise grince contre le parquet, un son bref qui déchire la stase. Je marche vers la fenêtre. La vitre est froide au contact de mon front. Dehors, la ville s'étire, ses lumières imitant maladroitement les constellations cachées par la pollution. Si les mathématiques sont la langue de l'Être, alors l'Être est sourd-muet. Il n'y a pas de dialogue, seulement une superposition de plans. Le verre vibre imperceptiblement sous l'effet du vent. Je ferme les yeux, essayant de concevoir cet infini plat. C'est un labyrinthe sans murs, une prison faite de lignes droites qui ne reviennent jamais à leur point de départ. L'ego se dissout dans cette géométrie euclidienne. Si mon homologue existe à une distance calculable, alors l'idée même de "moi" devient une erreur de perspective. Ma respiration trouble la vitre d'une buée légère, un voile éphémère. Les chiffres restent. La chaleur s'efface.

Je m'arrête devant le miroir accroché au mur. Un rectangle d'argent qui reflète ma silhouette avec une précision indifférente. Mon visage y apparaît marqué par la fatigue, chaque ride étant une coordonnée dans un espace à trois dimensions. Je lève la main pour toucher le verre. Le contact est immédiat, dur. Derrière cette surface, dans l'immensité que les équations m'imposent d'accepter, il existe une infinité de mains se posant sur une infinité de surfaces froides. Ce n'est pas de la science-fiction. C'est la conséquence logique de la densité critique. Si le plan est infini, la combinatoire des atomes finit par s'épuiser. La répétition devient la seule règle. Ma main tremble imperceptiblement sur le verre. Ce n'est pas de la peur, c'est une résonance. Je ne suis pas un individu, je suis une occurrence. Un motif qui se répète dans la trame d'un tapis dont personne n'a dessiné les fleurs.

Je reviens m'asseoir. Mes articulations craquent avec une netteté qui me fait tressaillir. Je fixe le rapport technique. Cette incertitude résiduelle de 0,4 % est une fissure par laquelle s'engouffre tout mon vertige. Je prends mon stylo-plume. Une goutte d'encre sombre perle à l'extrémité avant de s'écraser sur la marge. La tache s'étend, les fibres du papier absorbant le liquide par capillarité. C'est une étoile noire aux bords irréguliers. Un accident. Une brisure de symétrie. Pourtant, même cette tache obéit aux lois de la thermodynamique avec une docilité absolue. L'encre n'a pas choisi de s'étaler ainsi ; elle a suivi la pente du moindre effort. Je fixe cette marque, ce point de ténèbres sur la blancheur du plan, et je réalise que ma pensée suit le même chemin de servitude. Mes réflexions ne sont que des trajectoires balistiques dans un espace sans courbure, des vecteurs de conscience lancés à travers un vide qui ne leur opposera jamais de résistance.

J'approche mon visage de la feuille, assez près pour percevoir l'odeur métallique du solvant qui s'évapore. Je tends l'index et effleure le bord de la tache. Le papier est encore humide, une sensation de froid visqueux. Je laisse mon empreinte se mêler au désordre de l'encre. Ce geste est l'affirmation dérisoire d'une présence biologique au milieu d'un désert de données. Je trace un chiffre sous la tache : zéro. La boucle est fermée sur le vide. Dans les équations de Friedmann, ce zéro décrète que deux parallèles ne se croiseront jamais. Il interdit le retour au foyer. Il impose la fuite.

Je lève les yeux vers l'horloge. L'aiguille des secondes avance par saccades. Tic. Tic. Tic. Ce n'est pas un mouvement continu, c'est une quantification du temps qui fragmente mon existence en tranches isolées. Les mathématiques ne sont pas un langage, car un langage nécessite un locuteur. Elles sont l'armature vide d'un univers qui n'a rien à nous dire.

Je tends la main vers l'interrupteur. Le plastique est marqué par une petite aspérité sur le côté droit, une imperfection qui accroche ma peau. Je presse. L'obscurité n'est pas immédiate ; il reste la rémanence du filament, une trace de pourpre qui flotte dans le noir. Dans ce vide visuel, la charpente mathématique du monde devient évidente. Je

ne suis pas un penseur qui contemple l'univers. Je suis une fonction qui prend conscience de sa propre itération. Demain, la lumière reviendra, les chiffres seront les mêmes. Je reste là, dans le noir, à écouter le battement de mon cœur, cette pompe hydraulique qui persiste à croire qu'elle bat pour quelqu'un.

# Chapitre 21

## L'Ego Fractal

Elias posa sa main à plat sur le rebord de la console. Le froid de l'alliage poli remonta le long de ses nerfs, une morsure sèche qui ancrerait sa conscience dans la matérialité de l'instant. Sous la pulpe de son index, il suivit mécaniquement une fine rayure du matériau. Ses yeux, fixés sur l'écran, ne cillaient plus. La lumière bleue projetait sur ses pommettes une lueur spectrale, soulignant les cernes creusés par la veille. À l'écran, les données brutes du satellite Planck s'alignaient en colonnes indifférentes.

Il pressa une touche. L'enclenchement du plastique fut net, une percussion unique dans le silence du laboratoire. L'image changea. Une carte thermique du fond diffus cosmologique apparut, semis de taches orangées représentant les premières lueurs d'un monde naissant. Elias approcha son visage de la dalle. Il percevait le parfum d'électronique chauffée et le léger bourdonnement du refroidissement. Sa respiration embua un instant la surface transparente avant de s'évaporer. Le verdict mathématique était là, logé dans une marge d'erreur de 0,4 % : la courbure de l'espace était nulle.

Cette platitude pesait sur ses épaules comme une chape de plomb. Elias saisit sa tasse de café. Le liquide, amer et froid, glissa dans sa gorge, provoquant une contraction involontaire de son œsophage. Si l'univers était plat, il était infini. Et s'il était infini, la structure de la matière, soumise à un nombre fini de combinaisons atomiques, devait nécessairement se répéter. Il posa la tasse avec une lenteur calculée. Il craignait que le moindre choc ne brise la logique implacable qui s'emparait de lui.

Son regard se porta sur ses propres mains. Les lignes de sa paume et les micro-cicatrices d'une enfance oubliée lui paraissaient jusqu'alors être les preuves ultimes de sa singularité. Mais la géométrie plane agissait comme un acide sur cette

certitude. Dans cet infini sans courbure, un autre Elias, composé des mêmes molécules, était en train de poser une tasse identique sur une console semblable. Le sentiment d'être une exception s'effaçait devant la réalité statistique d'être une occurrence.

Il se leva. Ses genoux craquèrent. Il fit quelques pas sur le revêtement impersonnel du sol, chaque talonade produisant un son mat. Il atteignit la fenêtre. Dans la vitre, son visage lui parut étranger, comme s'il observait l'un de ses innombrables doubles perdus dans la trame. Il nota un fil blanc qui dépassait de sa manche de chemise. Il tira dessus ; le fil résista avant de céder avec un petit à-coup sec. Ce geste dérisoire, l'avait-il vraiment choisi ? Ou n'était-ce que le déclenchement d'un script déjà exécuté par des milliards d'avatars au même instant ?

Il posa son front contre la surface glacée. Le froid se propagea instantanément, une morsure thermique qui fit refluer le sang de ses tempes. Dehors, les lumières de la ville s'étendaient comme une nappe de phosphore miquant la distribution des galaxies. Son souffle créa une tache de buée. Il regarda le voile opaque se rétracter lentement. Ce cycle de condensation était régi par des lois immuables, les mêmes qui forçaient une autre version de lui-même à expirer exactement le même volume d'air contre une vitre identique. L'éternité n'était plus une promesse, mais la condamnation géométrique d'un motif qui ne peut s'empêcher de revenir.

Un frisson parcourut son échine. Ce n'était pas de la peur, mais un vertige logique. Il retourna vers la console. Le cuir du fauteuil l'accueillit dans un soupir pneumatique, une expiration de gaz comprimé qui semblait mimer son propre épuisement. Le curseur blanc battait la mesure au bout d'une ligne de code inerte. Elias ne lisait plus des astres, il lisait la preuve de son éparpillement.

Soudain, le silence fut brisé par un signal sonore. Trois notes ascendantes, cristallines. Elias sursauta. Une fenêtre de dialogue venait de s'ouvrir dans le coin inférieur de l'écran. Ce n'était pas une alerte système. Il s'agissait d'une notification de

transfert de données entrant, provenant d'un segment de l'espace profond que les protocoles de Planck n'étaient pas censés balayer.

Son index resta suspendu au-dessus du pavé tactile. Son cœur cognait contre sa cage thoracique. Il pressa "Entrée". L'écran s'obscurcit une seconde avant d'afficher une suite de coordonnées qui n'auraient pas dû exister, une anomalie brutale dans la platitude parfaite, comme une déchirure dans le papier. Quelque chose, au-delà de l'horizon observable, venait de lui répondre.

# Chapitre 22

## La Mort de l'Émerveillement

La lumière bleutée du moniteur découpe l'arête de mes phalanges. Sur l'écran, les données du satellite Planck s'étirent en une mosaïque d'ocre et de cobalt. Je pose l'index sur la bordure en aluminium du clavier. Ce geste machinal s'épaissit d'une densité anormale dans le silence du bureau. Chaque pixel de cette carte représente une fluctuation primordiale, un chaos qui se voulait genèse. On s'émerveille souvent de la finesse des embranchements, de ces filaments de matière noire qui lient les superamas de galaxies comme des tendons invisibles. C'est l'esthétique du labyrinthe.

Pourtant, sous cette luxuriance, le chiffre tombe, sec :  $\Omega_K = 0,00\%$ .

Je fixe ce zéro. Mes yeux piquent ; l'air sec de l'unité centrale souffle contre mes chevilles. Ce n'est pas une simple absence de valeur, c'est l'arrêt de mort de la poésie spatiale. Si la courbure est nulle, l'univers est plat. Dans un espace courbe, l'infini est une boucle, une ronde où l'ego peut espérer se retrouver au détour d'une révolution cosmique. Mais dans cette platitude euclidienne, l'espace s'étire en une nappe sans relief métaphysique, sans limite pour contenir l'absurde.

Je fais glisser ma chaise. Le frottement du métal contre le parquet produit un grincement solitaire. Ma main s'approche de la souris, mais je ne clique pas. Je regarde mon reflet sombre dans la dalle éteinte. Cette platitude implique l'infini, et l'infini, sous le joug de la statistique, impose la répétition. Quelque part, à une distance que l'esprit ne peut concevoir, une configuration d'atomes indiscernable de la mienne fixe un écran miroir, dans une pièce identique. L'exceptionnalité humaine se dissout dans la géométrie. Nous ne sommes plus les explorateurs d'un mystère, mais les greffiers d'une redondance sans fond.

Je ramasse un stylo à bille. Je le fais rouler entre mon pouce et mon index, sentant la texture du plastique et le jeu du bouton-poussoir. Si l'univers était fermé, chaque mouvement aurait le poids d'une note dans une symphonie achevée. Ici, le geste est perdu dans une extension plane qui ne connaît pas de centre. La science offre la structure de l'Être, mais cette structure est un désert. Les données défilent, colonnes de chiffres blancs sur fond noir, dénuées d'intentionnalité. Je sens le froid du carrelage traverser la semelle de mes chaussures. La majesté des galaxies s'efface derrière la brutalité de la mesure : un univers plat est une équation résolue qui ne laisse aucune place à l'ombre.

Je me lève. Mes articulations craquent, un bruit organique dérisoire dans cette cathédrale technologique. Je fais trois pas vers la fenêtre. La vitre est froide contre mon front. Dehors, la ville s'étend, mais je ne perçois plus les lumières des lampadaires comme des signaux d'humanité ; ce sont des coordonnées sur une grille qui ne finit nulle part. Si le plan est parfait, la distance n'a plus de sens. L'infini n'est plus une promesse, c'est une condamnation. À des milliards d'années-lumière, sur un plan strictement itéré, un autre moi effectue ce même mouvement vers une fenêtre, poussé par la même sensation de froid sur le front. L'unique s'effondre sous le nombre.

Je retourne m'asseoir. Le dossier en cuir gémit. Je passe une main sur mon visage, sentant la rugosité de la barbe naissante. Tout ce qui me définit — cette sensation de chair, cette pensée précise — est multiplié à l'infini dans cette étendue sans relief. Nous sommes des occurrences. Le mystère s'est évaporé avec la précision des capteurs. Je regarde les voyants de l'unité centrale clignoter avec une régularité de métronome. Chaque flash confirme le vide. La science a cartographié le désert et nous a annoncé qu'il n'avait pas de bords.

Ma respiration se fait plus consciente. L'air entre dans mes poumons, chargé d'ozone. Je fixe à nouveau ce zéro qui ressemble à une bouche bée. Il n'y a plus de haut ni de

bas, seulement une extension latérale qui dilue la substance de chaque événement. La naissance d'une étoile, le tremblement de ma main, la fin d'une civilisation : tout est compensé, annulé par sa propre répétition.

Je tends le bras pour éteindre la lampe. Le déclic est net. L'obscurité n'apporte aucun confort ; elle est la couleur de cette absence de courbure, une ombre sans épaisseur. Je reste immobile, le regard suspendu à cette marge d'erreur de 0,4 %. C'est le dernier rempart, dérisoire, avant que le vertige ne devienne une certitude mathématique.

# Chapitre 23

## L'Ontologie du Zéro

La lumière bleue du moniteur incise l'obscurité, projetant une lueur spectrale sur mes phalanges immobiles. Sous la pulpe de mon index, le verre de la table est une frontière thermique entre ma chair et le vide qu'elle soutient. Je regarde les chiffres défiler sur l'écran. Une cascade de coordonnées angulaires. La topologie de l'espace s'affiche avec une horizontalité obscène, sans le moindre repli où l'on pourrait cacher une âme ou une exception.

Mes yeux piquent. Je cligne lentement des paupières, sentant le frottement dérisoire de mes cils face à la métrique de Friedmann. Si la courbure est absente, la somme totale de l'énergie universelle est rigoureusement blanche. La masse positive de mon corps, celle de la tasse de café refroidie, est exactement neutralisée par la dette de la gravitation. Je respire un air qui n'existe pas, comptablement parlant. Ma main, qui se lève pour frotter ma tempe, n'est qu'une fluctuation passagère. Un emprunt momentané au néant.

Une mouche tourne autour de la lampe. Son bourdonnement heurte la paroi de verre avec une régularité de métronome. Ce bruit me ramène à la thèse de l'origine : l'univers a pu surgir de rien parce qu'il n'est rien. Cette perfection mathématique insulte mon sens de l'unique. Je déplace le curseur. Le clic résonne dans le silence comme un coup de feu étouffé. Si l'univers est infini, ma configuration atomique se répète à des distances si vastes qu'elles échappent à toute sémantique.

Je me lève. Mes articulations craquent. Un bruit sec, organique. Je marche vers la fenêtre. Dehors, la ville est une constellation de points lumineux qui s'imaginent exister par eux-mêmes. L'antithèse me frappe avec la froideur d'un scalpel : si tout

s'annule, nous ne sommes pas les acteurs d'une création, mais les résidus d'une équation qui cherche son point final.

Mes doigts touchent le cadre, le métal est rugueux, piqué par l'oxydation. Je regarde mon reflet dans la vitre, une silhouette floue superposée aux lumières de la rue. L'infini n'est pas une extension, c'est une dilution. Dans un plan sans fin, l'unique n'est qu'une itération qui s'ignore. Je reste immobile. Le froid migre vers mon front. Le bourdonnement de la mouche s'arrête brusquement. Le silence a désormais le poids du plomb.

Je pivote lentement sur mes talons. Le bois du parquet grince. Ce craquement est une contrainte mécanique, la preuve que la matière résiste, qu'elle pèse. Pourtant, si les données satellitaires disent vrai, cette résistance est une fiction. Je m'approche du bureau. Mes yeux se fixent sur le curseur qui clignote comme un battement de cœur électronique. Un et zéro. Je pose ma paume sur le plateau en chêne. Le grain est rugueux, parcouru de veines qui racontent une croissance passée. Une solidité mensongère. Ma main ne touche pas de la matière ; elle entre en collision avec des champs de force qui simulent l'être pour masquer l'absence.

Je m'assieds. Le cuir du fauteuil émet un soupir d'air comprimé. 02:44. Chaque seconde est une soustraction. Nous nous percevons comme des bâtisseurs de sens alors que nous ne sommes que les agents d'un équilibre qui se rétablit. Je ramasse un stylo bille. Le plastique est lisse, tiède. Je le fais rouler entre mon pouce et mon index. Quelque part, à une distance que le langage ne peut embrasser, une autre version de moi-même fait rouler exactement le même objet. Je ne suis pas un individu. Je suis une occurrence.

La mouche reprend son vol. Elle se pose sur la bordure de ma tasse vide. Elle frotte ses pattes antérieures, un geste de nettoyage dérisoire au milieu d'un désastre ontologique. Ce petit insecte et moi sommes des excédents de calcul. Notre conscience est l'erreur qui fait que l'équation ne tombe pas juste immédiatement.

Nous sommes le délai. La durée nécessaire pour que la gravitation et l'énergie se compensent totalement.

Je fixe le verre d'eau posé devant moi. Le liquide est immobile, une surface plane imitant la topologie globale. Je tends la main. Le bout de mon index rencontre la paroi froide. Une pellicule de condensation s'écrase sous la pulpe, laissant une trace sombre. Je soulève le verre. Les tendons de mon poignet saillent. Je porte le bord à mes lèvres. Le contact est dur, inerte. L'eau descend. Elle devient une partie de moi, s'intégrant à cette machine biologique qui s'acharne à maintenir sa fiction.

Pourquoi un système qui n'est qu'une somme nulle s'acharnerait-il à maintenir son intégrité ?

Je repose le verre. Le choc contre le bois produit un son mat qui s'éteint aussitôt. Ma main reste à plat. La paume s'ajuste aux aspérités invisibles. Ce vide entre ma peau et le bois est une réplique miniature du vide intersidéral. Je me lève à nouveau, cette fois pour fermer les rideaux. Le velours est épais, rugueux. Le glissement des anneaux sur la tringle produit un crissement sec. Dehors, les lampadaires jalonnent la rue de cercles d'un jaune anémique.

Je m'allonge sur le lit. Le matelas s'affaisse. Je fixe le plafond où une fissure dessine un éclair figé. Ma respiration se ralentit. L'oxygène diffuse, les mitochondries brûlent le carbone, et tout ce tumulte ne sert qu'à maintenir trente-sept degrés dans un univers qui tend vers le repos absolu.

Une certitude glaciale s'installe dans ma gorge. Le cosmos n'a ni centre ni périphérie. Je ferme les yeux, mais l'obscurité derrière mes paupières n'apporte aucun repos. Le silence de la chambre devient liquide.

Soudain, un froissement. Dans le couloir, un papier glisse sous la porte. Le son est léger, mais il déchire l'inertie de ma pensée. Je ne bouge pas. Mon cœur s'accélère.

Dans ce monde où tout s'annule, quelque chose vient de rompre l'équilibre des probabilités. Je fixe la fente sous la porte. Un rectangle blanc vient de mordre sur l'obscurité.

Le zéro vient de produire un reste. Et ce reste m'attend.

# Chapitre 24

## Le Vertige Logique

La poussière de la pièce dansait dans le cône de lumière froide projeté par la lampe d'architecte. Elias ajusta la molette de métal, sentant le crantage précis résister sous la pulpe de son pouce. L'acier était froid, d'une température identique à celle de l'air saturé d'ozone. Sur le bureau, les relevés du satellite Planck s'étalaient en colonnes muettes. Des chiffres noirs sur un papier mat qui semblait absorber la moindre lueur.

Le chiffre était là, définitif. La courbure de l'univers, notée  $\Omega_k$ , oscillait autour d'un zéro si parfait qu'il en devenait obscène.

Elias recula son siège. Le grincement du cuir punctua le silence de la bibliothèque. Il regarda l'angle droit formé par la rencontre de deux murs, puis celui de la table de travail. Tout, autour de lui, obéissait à cette géométrie euclidienne que l'on pensait n'être qu'une approximation commode, un outil de charpentier. Mais les données ne mentaient pas. La ligne droite n'était pas un choix technique ; elle était la loi fondamentale. L'univers ne se courbait pas sur lui-même comme une sphère protectrice. Il était une étendue infinie, sans pli ni retour.

Il se leva, les articulations de ses genoux craquant dans le vide sonore. Un fil tiré de son pull en laine grattait son poignet, une petite irritation concrète qui le ramena un instant à sa propre peau. Il s'approcha de la fenêtre. Dehors, la ville s'étendait, quadrillée, mais son regard traversait les immeubles pour se perdre dans l'obscurité entre les étoiles. Si l'espace était euclidien, il était nécessairement infini. L'idée provoqua une sorte de lassitude mécanique. Il sentit le battement de son pouls contre son col rigide. Dans un tel vide, la structure de la matière finit par se répéter par pure nécessité statistique. Quelque part, à une distance que l'esprit ne peut concevoir, une

autre pièce existait. Un autre Elias, la main posée sur le même rebord de fenêtre froid, contemplait le même abîme mathématique.

Il porta un verre d'eau à ses lèvres. L'eau était insipide. Sa main ne tremblait pas. La lucidité qu'il venait d'acquérir n'avait rien de l'illumination mystique des anciens astronomes ; c'était une netteté de néon, crue, qui déshabillait le réel pour n'en laisser que le squelette. On pouvait espérer dans le noir. Dans la lumière totale de cette horizontalité, il n'y avait plus de place pour l'exception.

Chaque mouvement lui semblait maintenant dédoublé, multiplié par le miroir de la statistique. Il n'était plus un individu vivant une expérience unique, mais une occurrence, une variable dans une équation de densité. Il observa son reflet dans la vitre, cherchant une trace de singularité. Mais ses yeux ne renvoyaient que la géométrie implacable de la pupille, un cercle parfait inscrit dans une réalité morphe.

Le vertige ne venait pas d'une chute, mais de l'absence de relief.

Elias posa ses doigts sur le papier des relevés. Il n'y avait aucune erreur, les marges étaient trop faibles. La vérité était là, lisse, un désert sans fin où chaque grain de sable était le double exact d'un autre. Il reprit sa plume, l'objet pesant et noir entre ses doigts. La pointe en acier gratta la fibre du papier avec un crissement chirurgical. Une minuscule goutte d'encre noire perla au sommet de la plume avant de s'écraser sur la marge blanche, formant une tache qui s'étendit par capillarité. Elias observa cette progression lente. Dans cet espace sans limite, cette tache exacte était en train de se produire sur un document analogue, sous la main d'un répliquant, à une distance si colossale que le chiffre n'avait plus de sens.

Le silence de la pièce était habité par le ronronnement d'un radiateur en fonte et le tic-tac d'une horloge dont le balancier découpait le temps en segments égaux. Il n'y avait aucun refuge dans le concret. Le bois du bureau répondait au vide du cosmos. Il n'y avait aucune aspérité pour retenir l'âme. Il inspira profondément, sentant la

résistance de son diaphragme contre la ceinture de son pantalon. L'air était sec. Chaque molécule d'oxygène qu'il aspirait n'était pas un don, mais un échange gazeux répété dans une infinité de poumons semblables.

Il ferma les yeux, mais le noir ne lui offrit aucun repos. Il y voyait encore la grille, cette trame invisible où chaque point était un événement déjà advenu. Sa propre conscience lui apparaissait désormais comme un simple effet de bord de la complexité matérielle, une propriété émergente d'un système qui se copiait lui-même par manque d'imagination géométrique.

Il rouvrit les yeux. La tache d'encre avait fini de s'étendre. Elle était mate, désormais. Il traça une ligne droite qui barrait le chiffre de la marge d'erreur. La plume vibra contre le papier. Ce geste n'était pas une rupture de la loi, mais son accomplissement. La transparence de sa situation était totale. Comprendre que l'univers est plat, c'était admettre que la lumière ne courbe jamais sa course, qu'elle ne revient jamais sur ses pas pour embrasser son origine. Tout ce qui est lancé dans le vide s'éloigne pour toujours.

Le vertige le reprit comme une dilution de son être dans l'horizontalité absolue. Chaque battement de son cœur résonnait comme un rappel de cette répétition monotone : un coup, puis l'autre, identiques, jusqu'à l'épuisement de la série. Il ne chercha pas à lutter.

Soudain, une ombre rapide traversa le champ de vision périphérique de sa fenêtre. Ce n'était ni une branche, ni un nuage. Elias se figea, le souffle court. Dans ce monde où tout était répétition, l'imprévu ne pouvait être qu'une erreur de la structure, ou le signe qu'un de ses doubles venait de franchir le seuil de l'horizon.

# Chapitre 25

## L'Éternité Horizontale

La main glisse sur le bord de la table en érable, effleurant le grain du bois avant de s'immobiliser. Le contact est sec, presque rêche. Sous la paume, la surface est parfaitement plane, une rectitude artificielle qui défie la biologie de la peau. Le regard se fixe sur le moniteur, là où les données du satellite Planck s'étirent en une mosaïque de taches orangées et bleues. Un point, un seul. Le curseur de la souris tremble à peine sous la pression du doigt. Chaque pixel représente des millions d'années-lumière, mais ici, dans le silence de la pièce, l'immensité ne ressemble qu'à une poussière de lumière sur un fond de quartz.

Cette absence de courbure s'offre d'abord comme une libération. La ligne droite est la promesse d'une course sans obstacle, une trajectoire pure vers un extérieur sans fin. C'est la finitude qui étouffe. L'idée d'une sphère, si vaste soit-elle, finit toujours par ramener le voyageur à son point de départ. L'esprit projette alors cet espace plat comme une terre promise, un champ de déploiement où la pensée pourrait s'étendre sans jamais heurter le mur de sa propre origine. Dans la tasse en porcelaine, le café a refroidi. Une fine pellicule s'est formée à la surface, emprisonnant une bulle d'air solitaire. Le défilement de l'image révèle encore plus de vide, encore plus de régularité.

Ici, le vertige change de nature. Si l'univers est plat, il est infini. Si l'univers est infini, la statistique devient une sentence. Dans cet étirement horizontal, la rareté s'annule. Derrière la vitre de l'observatoire, la nuit possède l'opacité du plomb. Le cerveau tente de conceptualiser cette absence de courbure : elle signifie que quelque part, à une distance que le langage ne peut plus nommer, cette même scène se rejoue. Un autre corps, devant une autre table en érable, déplace un curseur identique devant une

tasse de café tiède. L'exception s'efface devant le poids du nombre. Le sujet se dissout dans la série.

Le fauteuil émet un craquement sourd. Les poumons se gonflent d'un air sec, chargé de l'ozone des machines. L'immensité n'est plus un voyage, elle est le moteur d'une répétition mécanique. La sensation de la pulpe du doigt contre le plastique froid de la touche « Entrée » devient le seul ancrage. On cherche une preuve de singularité dans le reflet de l'écran, mais le visage qui nous fait face n'est que l'un des reflets possibles d'une équivalence mathématique absolue. Le silence de la salle s'alourdit, strié par le ronronnement des ventilateurs. Si la courbure est de zéro, alors l'ego est un bruit statistique. Un accident local.

0,004. Cette marge d'erreur, presque dérisoire, devient une lame de fond. Elle indique la planéité absolue, une absence de courbure qui interdit à l'espace de se refermer sur lui-même. Les vertèbres craquent contre le dossier rigide. L'index rencontre le verre froid du moniteur, créant un léger halo de distorsion chromatique autour d'un amas de galaxies. Ce geste est déjà condamné. Dans un univers sans courbure, la ligne droite ne rencontre jamais de limite ; elle traverse les éons pour percuter, à une distance vertigineuse, une configuration de particules indifférenciée de celle-ci.

L'esprit tente de s'accrocher à l'idée d'un progrès, d'une flèche du temps qui justifierait l'effort de la pensée. Pourtant, le plan horizontal annule toute hiérarchie. Dans une sphère, il existe un centre, une origine. Ici, chaque point est l'équivalent de tous les autres. Le liquide sombre dans la tasse est désormais immobile, un disque noir qui ne renvoie que l'image d'un plafonnier blafard. La pensée se fait scalpel : si l'espace ne se courbe pas, il n'y a pas d'extérieur. Il n'y a que cette grille infinie où la structure atomique de ce bureau se répète par nécessité. L'inévitable a remplacé le possible.

Un frisson parcourt les épaules. La veste en laine gratte la peau du cou, une sensation rugueuse, presque rassurante. Mais ce corps lui-même, avec sa cicatrice au poignet gauche et cette légère douleur à la tempe, n'est qu'un motif parmi d'autres. L'unicité

était un refuge confortable ; elle s'effondre sous le poids de la géométrie euclidienne. Les articulations blanchissent sur le bord de la table. Ces taches sur la carte du fond diffus cosmologique ne sont plus des messages du passé, mais les briques d'une prison sans murs.

Le processeur siffle. En s'approchant de la fenêtre, le regard évite son propre reflet dans la vitre sombre. Dehors, la ville imite maladroitement la structure galactique. Le froid du verre se propage à l'os frontal, une morsure thermique offrant une lucidité cruelle. L'horizontalité n'est pas une étendue, c'est une saturation. L'horizon n'est pas une fin, c'est un voile dissimulant la répétition des mêmes erreurs, des mêmes tasses de café, des mêmes doutes. Le noir des paupières ne suffit pas à effacer la certitude du nombre. Le vide est encombré par une infinité de nous-mêmes.

La poignée de la fenêtre est froide. Le mécanisme de laiton résiste avant de céder. Ce mouvement est rectiligne, sans détour. Dans un univers courbe, chaque action finirait par créer une boucle de rétroaction, un abri. Ici, le geste se perd dans une linéarité sans retour. Le clic du pêne résonne dans la cage thoracique. L'air s'engouffre avec une violence discrète, apportant des odeurs de pluie froide et de goudron. Cette fraîcheur devrait être une preuve d'altérité, mais l'esprit l'analyse comme une simple fluctuation de pression. La singularité de l'instant s'évapore.

En bas, le carrefour est une grille de trajectoires prévisibles. Les phares dessinent des traits de lumière qui s'étirent sans jamais se rejoindre. C'est l'axiome d'Euclide mis à nu. Les parallèles s'ignorent dans une solitude éternelle. Une silhouette solitaire traverse la rue, les épaules voûtées. Cet inconnu est un point sur une carte, une occurrence que la statistique démultiplie à travers les parsecs. Si le volume de l'univers est infini alors que les configurations de la matière sont finies, ce passant n'est plus un individu. Il est une fréquence.

Le vent siffle entre les montants. On imagine cette onde traversant les parois, s'échappant vers le ciel noir, voyageant sans jamais être déformée par une courbure

gravitationnelle. Elle transportera le signal de ce geste insignifiant vers des confins où la même scène se déroule déjà. L'unicité est remplacée par une distribution uniforme. La poitrine offerte au froid, la conscience observe une mécanique qui ne laisse aucune place à l'imprévu. Chaque battement de cil est un événement déjà archivé.

Le rebord de pierre, usé par les pluies acides, présente des aspérités que les doigts cartographient avec une précision machinale. La biologie semble être un mécanisme obsolète, un algorithme tournant à vide dans une boîte de Petri galactique. À quelques mètres, une particule de poussière danse dans le halo d'un lampadaire, suspendue entre gravité et courants d'air. L'œil suit la trajectoire erratique de ce débris. Dans cette étendue sans courbure, la poussière n'est qu'un élément de bruit dans un signal trop vaste. La mise au point se fait sur le lointain, là où les lignes de fuite convergent vers un horizon qui n'est qu'une limite optique.

La main se lève avec une lenteur calculée. Elle rencontre le fût métallique du réverbère, une colonne de fer piquée de rouille. Le froid s'insinue instantanément dans la pulpe du doigt. La chaleur organique est aspirée par la masse inerte. C'est la seconde loi de la thermodynamique en action : les systèmes tendent vers l'équilibre, et dans ce plan infini, l'équilibre est une mort thermique. L'égalité parfaite. La pression exercée sur le métal n'est plus l'expression d'une volonté, mais l'exécution d'une fonction mathématique inévitable. La peau se comprime, créant une tache blanche qui met plusieurs secondes à se recolorer.

On s'arrête sur ce détail : la rugosité d'une fibre de coton, la précision d'un tissage industriel, le picotement des terminaisons nerveuses. Dans un univers fini, cette sensation serait une singularité. Ici, elle est une certitude mathématique. Le regard se fixe sur une fissure dans le sol qui serpente avant de se perdre. C'est une géométrie fractale. Une goutte de sueur perle à la naissance des cheveux, trace un sillon tiède sur la tempe, s'arrête au creux de la joue. Ce mouvement fluide est le seul repère de verticalité. On se sent comme un vecteur dressé sur une feuille de papier, une anomalie perpendiculaire dont la seule fonction est de souligner l'horizontalité du

support.

Le poids du corps bascule de la jambe gauche vers la droite. Le tissu du pantalon frotte contre le derme de la cuisse. Une fois le pas accompli, la perspective demeure inchangée. L'horizon n'a pas reculé d'un millimètre. L'immensité se révèle être un tapis roulant ontologique. On s'accroupit pour toucher le sol, ramassant une poignée de ce néant minéral. En ouvrant le poing, les grains s'écoulent entre les phalanges dans une chute dictée par une gravité sans faille. Le temps ne s'écoule plus vers un but ; il s'étale.

Un craquement sourd résonne. Ce n'est qu'un bruit de cartilage dans la nuque. Les poumons se gonflent, une boucle de plus dans un système sans sortie. L'horizon n'est pas une limite physique, mais une frontière d'information. Derrière elle, l'univers continue, uniforme, à l'infini. Le mouvement est une illusion de l'esprit, une persistance rétinienne de l'espoir. On reste immobile, sentant le sang pulser au bout des doigts. Le vertige n'est plus une chute, mais une stagnation. C'est alors qu'une vibration différente, une onde de choc traversant la structure même du plan, remonte par la plante des pieds. L'homogénéité se fissure. Quelque chose vient de rompre la symétrie.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "La Mesure de l'Abîme : Géométrie du Cosmos et Fin de l'Unique"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)